



Lettres écrites par le
Général d'armée Pierre de VILLIERS
Chef d'état-major des armées

Reprises sur le site de
l'Association de Soutien à l'Armée Française

www.asafrance.fr

Table des matières

« CONFIANCE » (VENDREDI 14 JUILLET 2017)	3
« SURPRISE » (07 JUILLET 2017)	5
« CONCENTRATION DES EFFORTS » (VENDREDI 30 JUIN 2017)	7
« ÉCONOMIE DES FORCES » (VENDREDI 23 JUIN 2017)	9
« LIBERTE D'ACTION » (VENDREDI 16 JUIN 2017)	11
« VICTOIRE » (VENDREDI 9 JUIN 2017)	13
« UNE PAIX D'AVANCE » (VENDREDI 2 JUIN 2017)	15
« SINCERITE » (LUNDI 19 MAI 2017)	17
« DETERMINATION » (LUNDI 15 MAI 2017)	19
« INNOVATION » (MARDI 9 MAI 2017)	21
« AGILITE » (MARDI 2 MAI 2017)	22
« EQUILIBRE » (LUNDI 24 AVRIL 2017)	24
« PERSEVERANCE » (MARDI 18 AVRIL 2017)	26
« MOYENS » (LUNDI 10 AVRIL 2017)	28
« MISSION » (LUNDI 3 AVRIL 2017)	30
« MENACES » (LUNDI 27 MARS 2017)	32
« COHERENCE » (LUNDI 20 MARS 2017)	34
« EXEMPLARITE » (MERCREDI 8 MARS 2017)	36
« UNITE » (MERCREDI 22 FÉVRIER 2017)	37
« FRANCE » (SAMEDI 11 FÉVRIER 2017)	39

« INSTINCT » (VENDREDI 3 FÉVRIER 2017)	40
« IMAGINATION » (LUNDI 23 JANVIER 2017)	41
« COURAGE » (VENDREDI 13 JANVIER 2017)	43
« VŒUX » (JEUDI 5 JANVIER 2017)	45
« PERMISSIONS » (MERCREDI 21 DÉCEMBRE 2016)	46
« L'AUTORITE » (MARDI 13 DÉCEMBRE 2016)	47
« SERVIR » (DIMANCHE 04 DÉCEMBRE 2016)	48
« LE DRAPEAU » (VENDREDI 25 NOVEMBRE 2016)	50
« COHESION » (LUNDI 14 NOVEMBRE 2016)	52
« RESPECT » (VENDREDI 4 NOVEMBRE 2016)	54
« FIERTE » (VENDREDI 21 OCTOBRE 2016)	56
ENGAGEMENT (JEUDI 20 OCTOBRE 2016)	58

« Confiance »

(vendredi 14 juillet 2017)

Mon cher camarade,

« *Confiance, confiance encore, confiance toujours !* ». C'est par ces mots que le général Delestraint conclut ses adieux à ses compagnons d'armes, au mois de juillet 1940, à Caylus. Alors même que la défaite est actée, son discours est une exhortation ferme à rejeter toute « *mentalité de chien battu ou d'esclave* ».

Quelques mois plus tard, conformant ses actes à ses paroles, il prend la tête de l'Armée secrète. Arrêté, torturé puis déporté, il meurt au camp de Dachau, le 19 avril 1945, moins de trois semaines avant la victoire, dont il a été l'un des artisans les plus actifs.

Ce qui m'a toujours frappé dans cette recommandation du général Delestraint, c'est d'abord ce qu'il ne dit pas. Il ne dit ni « en qui », ni « en quoi » avoir confiance. A ses yeux, le plus important est, avant tout, cet état d'esprit singulier – cet « optimisme de volonté » - qui choisit de voir la plus infime parcelle de lumière au cœur des ténèbres les plus noires.

La confiance, c'est le refus de la résignation. C'est le contraire du fatalisme, l'antithèse du défaitisme. Et, en même temps, il y a dans la confiance une forme d'abandon. Agir sans s'abandonner, c'est faire preuve d'orgueil. S'abandonner sans agir, c'est se laisser aller.

Choisissons, donc, d'agir comme si tout dépendait de nous, mais sachons reconnaître que tel n'est pas le cas. Autrement dit, si toute notre foi, tout notre engagement et notre détermination sont nécessaires, ils sont à jamais insuffisants pour envisager la victoire. La vraie confiance réconcilie confiance en soi et confiance en l'autre.

La **confiance en soi**, d'abord. Vertu essentielle qui se construit dès l'enfance. Vertu qui naît des obstacles surmontés. C'est le cas dans les stages d'aguerrissement, que certains d'entre vous ont vécus. Ils vous révèlent vos capacités réelles qui dépassent, de beaucoup, ce que vous auriez pu imaginer. La confiance en soi est un moteur. Elle libère les énergies et encourage à l'action. Les fausses excuses tombent. Tout ce dont je suis capable devient possible !

La **confiance dans l'autre**, ensuite. Celle par laquelle je reconnais que je ne peux pas tout ; que le salut passe autant par mon camarade, mon chef, mon subordonné que par moi-même. Par cette confiance, je m'assume dépendant. Cette reconnaissance est le ciment de nos armées. La confiance mutuelle fait notre unité, en même temps que notre assurance. C'est elle qui fait dire au capitaine de Borelli, considérant ses légionnaires : « *Par où pourrions-nous bien ne pas pouvoir passer ?* ».

La confiance dans le subordonné est, particulièrement, féconde. On a pris l'habitude de lui donner un nom savant : la subsidiarité ; mais ça ne change rien.

Comme chef d'état-major des armées, je mesure chaque jour davantage à quel point je suis dépendant de l'action de chacune et de chacun d'entre vous. Seul, je ne peux rien. Ensemble, rien n'est impossible !

Je terminerai par une recommandation. Parce que la confiance expose, il faut de la lucidité. Méfiez-vous de la confiance aveugle ; qu'on vous l'accorde ou que vous l'accordiez. Elle est marquée du sceau de la facilité. Parce que tout le monde a ses insuffisances, personne ne mérite d'être aveuglément suivi. La confiance est une vertu vivante. Elle a besoin de gages. Elle doit être nourrie jour après jour, pour faire naître l'obéissance active, là où l'adhésion l'emporte sur la contrainte.

Une fois n'est pas coutume, je réserve le sujet de ma prochaine lettre.

Fraternellement,
Général d'armée Pierre de Villiers

[Retour à la table des matières](#)

Surprise

(07 juillet 2017)

Mon cher camarade,

Il y a autant de motivations pour s'engager sous les drapeaux, qu'il y a de soldats, de marins et d'aviateurs. Souvenez-vous de votre première chambrée ou de votre premier poste... Il existe cependant certaines constantes, parmi lesquelles, bien sûr, le goût de l'aventure.

Un de mes prédécesseurs, le général Henri Bentégeat, a parfaitement exprimé ce que, finalement, nous vivons : « *Tribu nomade au territoire incertain et dont l'erratique transhumance obéit à des règles obscures et impérieuses, les militaires sont de perpétuels errants* ».

Celui qui choisit d'embrasser cette vie d'errance renonce librement au confort de l'assurance. L'imprévu devient son compagnon de route. La surprise est de toutes ses aventures. Là réside, précisément, une part essentielle de la spécificité du métier.

Qui dit errance, dit étonnement permanent. Emerveillement, aussi ; que ce soit devant la magie des espaces lointains ou devant le talent caché du camarade, qui – d'un coup – se révèle. La surprise est le sel de la vie militaire. Elle lui donne sa saveur, souvent ; son âpreté, parfois, car surprise et facilité ne font jamais bon ménage.

Il y a, cependant, une exception où la surprise se transforme en poison : c'est quand elle émane de l'adversaire. Au combat, être surpris par l'ennemi, c'est être presque pris. C'est d'autant plus vrai lorsque l'effet de surprise dure et provoque la sidération.

« *Ne pas subir !* ». La devise du maréchal de Lattre est un antidote salutaire. Qui l'oublie s'expose. Celui qui n'écoute que ses certitudes s'engage sur la pente funeste qui conduit à la défaite. Combien de chefs, grands et petits, se sont laissés aveugler par ce qu'ils tenaient pour des évidences. Ils se sont laissés surprendre sur le lieu, le moment ou les modalités ; et parfois les trois en même temps.

Pour ne pas être surpris, il faut agir en sûreté. Autrement dit, prendre toutes les dispositions nécessaires pour réduire le champ des possibles de l'ennemi. C'est la raison pour laquelle le renseignement est si déterminant : il ouvre sur la connaissance et permet l'anticipation !

Mais ne pas être surpris ne suffit pas. Il faut aussi surprendre ! Être là où nous n'aurions pas dû être, au moment où ne nous ne pouvions pas l'être... C'est pourquoi, il nous faut travailler sans cesse à une meilleure flexibilité et à une plus grande vitesse d'exécution.

Prévoir tout en étant imprévisible, telle est notre équation. Une équation quasiment insoluble, lorsque l'ennemi choisit de mépriser toutes les règles les

plus fondamentales ; celles que, de notre côté, nous observons et qui font notre honneur.

Aux moments de découragement, toujours possibles, rappelons-nous qu'*in fine*, l'honneur surprend le lâche ; la vérité confond le menteur ; la droiture sidère le fourbe ; la force triomphe du fanatique !

Pour surprendre, soyons pleinement conscients de nos propres forces et confiants en nos atouts. La confiance qui sera le thème de ma prochaine lettre.

Fraternellement,
Général d'armée Pierre de Villiers

[Retour à la table des matières](#)

« Concentration des efforts »

(vendredi 30 juin 2017)

Mon cher camarade,

Qui a joué avec une simple loupe étant enfant, comme je l'ai fait, connaît les effets formidables de la concentration du rayonnement solaire en un point précis. Dispersé, il est à peine perceptible ; concentré, rien ne résiste à sa « puissance de feu ». Remarquons que, dans un cas comme dans l'autre, l'énergie est identique. C'est bien la concentration qui fait la différence !

Il en va de même avec l'effort militaire : il n'est décisif que lorsqu'il est focalisé. A la guerre, il s'agit de disposer du maximum de forces pour se trouver en situation d'avantage face à l'adversaire, au bon endroit et au bon moment.

Mais, comme le souligne le Maréchal Foch, « *devant la théorie qui prescrit la concentration, se dresse l'exécution qui impose la dispersion* ». Les raisons sont multiples. La surprise, par exemple, qui a besoin de discrétion, s'accommode mal des forces concentrées, plus facilement décelables.

Une grande part de la complexité de la guerre tient dans cette opposition de façade entre principe de concentration et nécessité de dispersion. Épineuse question qui ne peut être résolue que par le discernement et la souplesse.

Le discernement, d'abord. Qualité rare, comme le remarquait Bonaparte devant des généraux autrichiens, à Leoben, en 1797: « *Il y a beaucoup de bons généraux en Europe, mais ils voient trop de choses* ». Critique explicite de cette incapacité à choisir. Or, multiplier les axes d'effort, c'est tourner le dos à l'idée même d'effort et se condamner à l'impuissance !

Au discernement, il faut, en outre, savoir ajouter une dose de souplesse. Au nom du pragmatisme, la concentration des efforts doit s'accorder avec les autres principes, au premier rang desquels, le principe de réalité !

S'il se conçoit assez facilement dans l'hypothèse d'un seul et unique front, le principe de concentration des efforts est plus compliqué à appréhender dès lors que nous sommes confrontés, comme aujourd'hui, à deux menaces majeures – terrorisme islamiste radical et États-puissance – , et que la protection de la France et des Français se joue tant à l'extérieur – au plus près des foyers de crise – que sur le territoire national et ses approches.

Dès lors, le principe de concentration doit s'entendre davantage comme une cohésion solide et dynamique de toutes les forces. Celles-ci doivent être puissantes, évidemment ; mais également agiles et mobiles ; elles doivent être, par-dessus tout, capables de bascules d'effort extrêmement rapides. Ces facultés

justifient notre modèle complet d'armée et éclairent nos choix opérationnels actuels, évitant toute dilution excessive dans l'espace et dans le temps.

Enfin, souvenons-nous des mots de Paul Valéry, en 1926 : « *le seul bien ou la seule force à désirer dans la vie est la concentration, et presque le seul mal, la dissipation (...). Je ressens douloureusement cette sorte de dispersion, d'émiettement que m'infligent les conditions de l'existence* ». C'est la raison pour laquelle nous devons plus que jamais préserver la cohésion entre nous, qui naît de notre aspiration commune à servir. Là encore, c'est un choix de vie. On ne peut pas tout faire, partout, en même temps.

Avec cette lettre se referme le triptyque consacré aux principes de la guerre, selon le maréchal Foch. Dans ma prochaine lettre, je vous parlerai de la surprise qui reste l'un des facteurs de succès essentiels dans nos engagements d'aujourd'hui.

Fraternellement,
Général d'armée Pierre de Villiers

[Retour à la table des matières](#)

« Économie des forces »

(vendredi 23 juin 2017)

Mon cher camarade,

A côté de la liberté d'action, l'économie des forces a été élevée au rang de principe de la guerre par le maréchal Foch, comme d'ailleurs par Sun Tzu et Clausewitz, avant lui.

Ce principe mérite d'autant plus notre attention qu'il a souvent été mal interprété. C'est le mot « économie » qui trompe le lecteur pressé. On pourrait croire, à bon droit, que l'économie des forces se résume à la conservation d'une réserve importante. Cela est vrai, mais c'est bien trop réducteur !

La première signification, du mot économie n'est pas « mettre de côté » mais « gérer au mieux ». C'est, d'ailleurs, en ce sens qu'il a été employé par Foch. Cette précision est fondamentale pour embrasser toute l'étendue du principe. Se dévoilent alors la portée universelle de la règle et la nécessité de ne jamais la négliger.

La première conséquence est, évidemment, qu'aucune fraction des forces ne doit rester sans mission assignée ; ce qui inclut évidemment les phases de récupération et de repos. Principe de bon sens, mais principe exigeant. De bon sens, parce qu'il s'agit d'employer pleinement une ressource qui, par définition, est comptée. Exigeant, parce qu'elle suppose des trésors d'organisation et de coordination.

Nos armées sont condamnées à cet exploit... et elles le réalisent. Aujourd'hui, sur le terrain des opérations, elles ont parfaitement intégré que l'économie des forces passe, aussi, par une intégration interarmées et une coopération interalliée, qui aident à proportionner les moyens à l'état final recherché et à la réussite de la mission.

La deuxième conséquence est d'ordre qualitatif. Il ne suffit pas d'assigner leurs rôles à l'ensemble des moyens ; encore faut-il que ces rôles soient les bons. Il faut rechercher « *le meilleur emploi possible des ressources rares* ».

Cette exigence est à l'origine des processus de transformation que nos armées, directions et services respectifs mènent depuis dix ans. On travaille, en permanence, sur le « *meilleur emploi* », par un effort d'ajustement et d'optimisation courageux. Personne n'ignore que l'heure est venue de faire l'effort sur les « *ressources rares* », sous peine qu'elles se raréfient encore un peu plus et finissent par disparaître !

Je l'ai déjà dit plusieurs fois : le costume est taillé au plus juste. En allant trop loin, on toucherait aux frontières du principe. L'économie des forces suppose – c'est une lapalissade – l'existence de forces. Si les trous se multiplient sur la largeur du spectre, le principe perd son sens.

L'Histoire nous invite à la vigilance. Attention aux « économies de bouts de chandelles », dont le résultat est inversement proportionnel au mal que l'on se donne pour les réaliser ! Méfions-nous des solutions uniquement motivées par des considérations

comptables ; elles sont parfois contraires au principe d'économie des forces. Le remède peut être pire que le mal.

Au-delà, je remarque que, comme pour la liberté d'action, il y a derrière ce principe de la guerre, un véritable principe de vie, avec de vraies vertus. D'abord, pour nous-mêmes. L'économie de nos propres forces nous permet d'« être et durer », par une meilleure gestion du temps et un recentrage sur l'essentiel. Cette prise de conscience nous encourage à ne pas nous disperser.

Mais l'observation de cette règle est, également, hautement bénéfique pour ceux qui nous entourent et ceux qui nous sont confiés. Elle exige de nous prudence et sagesse, *a fortiori* parce qu'il s'agit de la vie des autres. Nous devons être d'autant plus rigoureux, que cette vie ne nous appartient pas.

Pour clore ce triptyque consacré aux trois principes de la guerre, je ferai du principe de concentration des efforts, le thème de ma prochaine lettre.

Fraternellement,
Général d'armée Pierre de Villiers

[Retour à la table des matières](#)

« Liberté d'action »

(vendredi 16 juin 2017)

Mon cher camarade,

Comme je vous l'avais annoncé, cette nouvelle lettre est la première d'une série consacrée aux trois principes de la guerre du maréchal Foch : la liberté d'action, l'économie des forces et la concentration des efforts.

Avant même de vous livrer – très librement – quelques réflexions sur chacun de ces grands principes, répondons à cette question première : est-il raisonnable de considérer qu'il puisse exister des vérités fondamentales susceptibles de régir la conduite de la guerre ?

Si on attend des principes qu'ils nous assurent la victoire, alors la réponse est non ; aucune recette miracle ne permet de sortir vainqueur, à coup sûr. Mais, c'est tout à fait différent si l'on considère ces principes, seulement, pour ce qu'ils sont : des règles d'action, tirées de l'infinie variété des situations rencontrées dans la conduite de la guerre, aujourd'hui et hier. Ils révèlent, alors, leur absolue nécessité, en nous préservant de bien des erreurs fatales ! Reste, ensuite – et ce n'est pas le plus simple –, à tirer le meilleur parti du terrain, des conditions de température et de pression, et du rapport de forces, tels qu'ils se présentent à l'instant « T », à tel endroit, face à tel ennemi. Chaque cas reste un cas unique !

Premier principe, donc, objet de cette lettre : **la liberté d'action**. Il commande de ne pas subir la volonté de l'adversaire ; de rester maître de son action ; d'en choisir le lieu, le moment et l'intensité, afin de contrecarrer les plans de l'ennemi sur nous et de lui imposer, *in fine*, notre volonté et nos desseins. Le principe de la surprise contribue directement à la conquête de cette liberté ; la surprise que l'on impose et pas celle que l'on subit. Je lui consacrerai, d'ailleurs, une de mes prochaines lettres.

A l'opposé de la liberté d'action, on trouve la passivité et le fatalisme. L'un comme l'autre conduisent à la défaite. Dans les deux cas, on s'abandonne. D'un côté, on laisse à l'ennemi le soin de décider de l'enchaînement des événements, que ce soit par excès de confiance ou par manque d'imagination : c'est la passivité. De l'autre, on se croit dans l'incapacité de peser sur les événements ; pire, on se console de voir l'inéluctable se produire, et venir, ainsi, confirmer nos prédictions désespérées, excuses de notre faiblesse : c'est le fatalisme.

Une chose est sûre : seuls les poissons morts suivent, scrupuleusement, le sens du courant ! La liberté d'action, celle du contre-courant, est fille de volonté. Je suis libre d'agir à la condition, expresse et première, de l'avoir décidé. C'est la force du courage, de l'imagination et du caractère qui nous rend libres de décider et d'agir. A l'inverse, l'abîme de la défaite guette les moutons de Panurge.

Chacun, là où il est, doit s'employer à garantir la liberté d'action de l'ensemble ! Exigence essentielle, sur laquelle insiste le maréchal Foch : « *C'est de cette idée de liberté à sauvegarder que nous devons constamment nous inspirer, si nous voulons, à la fin (...) nous trouver libres, c'est-à-dire vainqueurs, et non dominés, c'est-à-dire, vaincus* ». Gardons l'initiative !

Ne soyons pas prisonniers de schémas statiques. Plus que jamais, cassons la routine pour répondre au raccourcissement du temps et à la contraction de l'espace qui restreignent la zone de manœuvre.

N'oublions jamais que, pour exister, la liberté a besoin de vérité. Elle s'impose comme le meilleur chemin pour convaincre, entraîner, unir et gagner au combat. On s'engage, facilement derrière quelqu'un qui tient un discours de vérité et qui exprime, à travers toute sa personne, la franchise, l'honnêteté et la vraie liberté.

En réalité, on voit bien qu'au-delà du principe de la guerre, il y a dans la liberté d'action un véritable principe de vie, qui lui donne à la fois son sens et sa saveur...

Pour rester libre d'agir, il faut savoir économiser ses forces. Une préoccupation d'une brûlante actualité que j'aborderai dans ma prochaine lettre.

Fraternellement,

Général d'armée Pierre de Villiers

[Retour à la table des matières](#)

« Victoire »

(vendredi 9 juin 2017)

Mon cher camarade,

« *L'espérance brille dans la victoire* ». Ces quelques mots très simples de Charles Péguy m'ont aidé à percer le mystère qui entoure la victoire ; à mieux comprendre ce qu'elle est, réellement. J'ai décidé de vous en dire quelques mots.

Au premier abord, la question semble réglée : la victoire est l'autre nom du succès remporté dans un combat, une bataille ou une guerre. Qu'elle soit belle, éclatante, décisive ou éclair, elle se donne à celui qui a su prendre l'avantage dans une confrontation. Un point, c'est tout !

Pourtant, à y regarder de plus près, la victoire ne se laisse pas apprivoiser, si facilement, au seul motif d'un combat gagné, même de haute lutte. Loin s'en faut ! Une réalité dérangeante que Napoléon a exprimée à travers cette mise en garde : « *Le plus grand péril se trouve au moment de la victoire* ».

En effet, nombreux sont les pièges qui se referment sur ceux qui croient pouvoir crier son nom ! Certains succombent à une illusion en prenant une simple réussite pour un triomphe définitif. D'autres ont à déplorer une « victoire sans lendemain », faute de l'avoir entretenue. D'autres, encore, apprennent à leurs dépens – et, malheureusement, à ceux des autres – que la victoire ne se donne jamais à celui qui a choisi de perdre son âme pour l'emporter. Les derniers, comme Pyrrhus à la bataille d'Héraclée, comprennent, trop tard, qu'un succès, obtenu au prix de pertes irremplaçables, ne fera jamais une victoire, même si l'ennemi est défait.

En réalité, la vraie victoire est à chercher ailleurs que dans les marches triomphales. Elle est aussi éloignée des démonstrations ostentatoires que les vrais braves le sont des lâches, qui volent bruyamment au secours de la victoire, une fois que tout est joué !

La véritable victoire est humble et discrète ; elle ne se paie pas de mots ! Elle n'écrase rien, ni personne, sous le poids de sa réussite. Elle se reconnaît bien plus à ses fruits qu'à ses trophées.

Saint-Exupéry disait d'elle qu'elle organise et bâtit. C'est là son premier signe distinctif. D'ailleurs, ne dit-on pas de celui qui a su la rendre possible, qu'il a été « l'artisan de la victoire » ? L'autre signe, le plus éclatant, c'est l'avènement d'une paix durable ; « *une situation de meilleure paix* » pour reprendre les termes de Liddell Hart. C'est là que réside la vraie finalité de notre engagement.

Les Romains n'avaient qu'un seul et même mot pour désigner la force et la vertu. Peut-être est-ce parce que les deux concourent, à parts égales, à la victoire. La force la rend possible ; la vertu la rend juste et durable ; force et vertu, comme les deux ailes de l'allégorie de la Victoire.

Alors oui, l'espérance brille dans la victoire qui respecte l'ennemi vaincu et reste fidèle à ses valeurs. Cette espérance retrouvée est le véritable laurier de la victoire ; son unique récompense.

Reste que pour gagner, il convient de respecter certains principes. Ma prochaine lettre sera le premier volet d'un triptyque consacré aux principes de la guerre, chers au maréchal Foch.

Fraternellement,
Général d'armée Pierre de Villiers

[Retour à la table des matières](#)

« Une paix d'avance »

(vendredi 2 juin 2017)

Mon cher camarade,

Les hommes raisonnent toujours avec une « guerre de retard ». Tel est le constat tristement lucide de Marc Bloch, dans *L'Étrange défaite*. Cet ouvrage, écrit à la fin de l'année 1940, résonne comme une exhortation pressante à conserver une « paix d'avance », par une vigilance redoublée vis-à-vis de tout ce qui mine, petit à petit, les équilibres chèrement acquis.

Car, la paix ne va jamais de soi ! Il faut la conquérir et, une fois conquise, la préserver. L'idée que, dans ce combat, la force serait dépassée est, évidemment, erronée. Mais croire que la force seule pourrait relever ce défi immense est une dangereuse illusion.

On ne compte plus les batailles gagnées, qui se sont soldées par des paix gâchées et, finalement, perdues ! Vérité simple que le maréchal Lyautey résumait ainsi : « *Rien de durable ne se fonde sur la force* ».

En mettant fin à une situation de chaos, en ruinant la puissance matérielle et morale de l'adversaire, ***l'action militaire permet de créer les conditions d'un retour à la paix***. Pour cela, elle doit être préparée avec minutie et pensée à la lumière vive de l'engagement opérationnel. L'énoncé est évident. La réalité, beaucoup moins !

Je le dis souvent : « *gagner la guerre ne suffit pas, et ne suffira jamais, à gagner la paix* ». Une stratégie construite autour des seuls effets militaires passe à côté des racines de la violence qui se nourrissent du manque d'espoir, d'éducation, de justice, de développement...

La conquête de la paix exige, par conséquent, une action constructive qui permette que se dressent des échafaudages plutôt que ne se multiplient les ruines. Souvent qualifié de « soldat et bâtisseur », le militaire français y a sa part. Cette culture vient de loin. Le maréchal Lyautey - encore lui - offre le plus pur exemple de cet état d'esprit : « *Tous les officiers savent s'emparer d'un village à l'aube ; moi, je veux des officiers qui sachent s'emparer d'un village à l'aube et y ouvrir le marché à midi* ». A cet effet, il ne faut rien détruire – qui ne soit absolument nécessaire – mais, au contraire, tout relever et tout restaurer.

Le militaire y a sa part, mais il n'est, évidemment, pas en capacité d'y parvenir seul. C'est la raison pour laquelle, comme chef d'état-major des armées, ***j'insiste pour que l'effort de défense soit accompagné par un effort en matière de développement***. Les deux font la paire ; une paire gagnante, à condition de ne pas être différée ou sous-dotée. Pour terminer, je rappellerai simplement les mots que le général de Gaulle a prononcés, le 10 mai 1961, à l'occasion du transfert des cendres du maréchal Lyautey, du Maroc aux Invalides : « *L'avenir n'est nulle part ailleurs que dans le développement* ».

Autrement dit, il ne peut y avoir de sécurité sans développement, ni de développement sans sécurité. C'est le prix à payer pour une paix durable, une paix d'avance. La victoire naît de cet équilibre. La victoire dont j'ai choisi de faire le thème de ma prochaine lettre.

Fraternellement,
Général d'armée Pierre de Villiers

[Retour à la table des matières](#)

« Sincérité »

(lundi 19 mai 2017)

Mon cher camarade,

« *Sine cera* ». C'est lorsqu'il est « sans cire » et qu'il se laisse traverser par la lumière, que le miel est considéré comme le plus pur. L'image est belle ; elle serait à l'origine du mot dont j'ai choisi de vous parler, aujourd'hui.

La sincérité est définitivement étrangère à toute forme d'hypocrisie, de mensonge ou de simulation. Révélant les choses telles qu'elles sont, sans les travestir, elle va de pair avec la loyauté et la franchise ; deux vertus attachées à notre état militaire et qui nous sont volontiers reconnues. Ainsi, Stendhal remarquait-il, pour s'en réjouir, que : « *la véritable franchise existe parmi les jeunes sous-officiers de cavalerie, braves comme leur épée* ». Pour les sous-officiers de cavalerie, c'est toujours vrai ; j'ajoute évidemment qu'ils ne sont pas les seuls !

Pour nous, militaires, la sincérité n'est jamais une option. Elle fonde les relations qui existent entre nous, et c'est sur elle que repose la confiance, condition indispensable pour la victoire. Confiance du chef militaire dans la loyauté de son subordonné. Confiance du subordonné dans la justesse des ordres de son chef. Sans le ciment de la sincérité, l'édifice, tout entier, ne tarderait pas à se lézarder.

La sincérité résulte toujours d'un choix libre. Vous choisissez d'en faire une règle de vie, mais on ne peut vous l'imposer de l'extérieur. Rien n'est plus étranger à la sincérité que l'aveu sous la contrainte. Être sincère, ce n'est pas dire ce que les gens ont envie d'entendre, mais ce qu'ils sont en droit d'entendre, avec le souci de la véracité et de la constance. Forgez-vous des convictions ; restez ouverts à la contradiction mais ne tombez pas dans le cercle vicieux des sincérités successives, professées la main sur le cœur !

Parce qu'elle procède d'une ouverture, vous vous doutez bien qu'elle peut être risquée. La sincérité vous expose et peut même exposer d'autres que vous. Ce n'est pas une raison suffisante pour y renoncer, mais elle appelle, en revanche, deux précautions essentielles.

La discrétion, d'une part. Ainsi que l'a écrit André Maurois : « *la sincérité est de verre ; la discrétion est de diamant* ». La tendance actuelle à la transparence excessive sur les réseaux sociaux n'a rien à voir avec la sincérité. N'oubliez pas que la menace cyber exige prudence et retenue.

Le discernement, d'autre part ; car on peut être, à la fois, sincère et prisonnier d'une illusion. En conséquence, recherchez la vérité avec passion. De même, dites-vous que la sincérité est un trésor qui se mérite. Dans le combat qui nous oppose à l'adversaire, ne faites pas l'économie de la ruse qui crée la surprise ! Soyez sincères, mais ne soyez pas naïfs !

Je terminerai cette lettre sur quelques mots que le maréchal Lyautey écrivit, au soir de sa vie, à l'un de ses amis : « *Ton amitié ne vaut que par ta franchise sans réserve* ». Ce

qui est vrai pour l'amitié est vrai aussi pour la cohésion ! La sincérité convainc ; elle emporte l'adhésion et fait naître la fraternité vraie, qui est notre trésor.

Dans ma prochaine lettre, je vous livrerai les réflexions diverses que m'inspirent certaines devises de nos trois armées.

Fraternellement et sincèrement,
Général d'armée Pierre de Villiers

[Retour à la table des matières](#)

« Détermination »

(lundi 15 mai 2017)

Mon cher camarade,

La détermination est la reine des batailles. Seule l'expression d'une volonté inébranlable dans l'épreuve peut rendre la victoire possible, à défaut de la rendre certaine.

L'absence de détermination laisse, à l'inverse, le champ libre aux ferments de la défaite les plus sournois, qui se cachent, bien souvent, derrière des mots improbables : frilosité, inconstance, versatilité, lâcheté...

Or, croyez-moi, rien de grand ne pourra jamais se construire sur l'hésitation permanente, le commentaire facile ou les petits accommodements. Ce qui est présenté comme une fatalité, n'est bien souvent que l'excuse de ceux qui ont abandonné !

La détermination se reconnaît, avant tout, aux actes, qui, tous, tendent vers l'objectif qu'on a choisi d'atteindre. Elle n'a pas de sens, en elle-même. On n'est pas déterminé pour être déterminé. Elle est, en quelque sorte la « ligne de vie » entre la décision et le but. Ce que traduit l'expression bien connue : « *Là où il y a une volonté, il y a un chemin* ».

Suivre ce chemin exige de ne jamais perdre la finalité de vue. Cette précision est primordiale. On peut être, assez naturellement, tenté d'accorder davantage d'importance au « comment » qu'au « quoi ». Dans pareil cas, la détermination se dénature rapidement et sombre dans le piège fatal de l'obstination et de l'entêtement !

Pour éviter ce piège, vous devez veiller à conserver votre lucidité. L'engagement, pesé et réfléchi, est d'ailleurs ce qui distingue la détermination éclairée du fanatisme obscur. Dans chaque combat que vous mènerez, nombreuses seront les raisons qui vous inciteront à renoncer. Seule une réflexion dépassionnée vous permettra de distinguer celles qui ne sont pas valables – les plus nombreuses – de celles qui appellent, de votre part, une inflexion.

N'oubliez jamais que le plus sûr chemin vers la victoire n'est pas toujours la ligne la plus directe, ni la plus évidente. Il faut, parfois, revenir sur ses pas. Vous serez, peut-être, amenés à « renoncer sous le sommet », comme disent les Alpains. Cette décision exige bien plus de détermination que la simple poursuite dans l'erreur.

La détermination est le courage du temps long ; celui des heures de doute. Pour garder suffisamment d'énergie sur la distance, il faut veiller à ne pas se disperser ; prendre les obstacles les uns derrière les autres, et les prendre pour ce qu'ils sont : un moyen d'éprouver et de renforcer notre volonté. Il faut surtout garder confiance, car la détermination saura toujours trouver les moyens de surmonter la fatigue, comme les obstacles !

« *Rien ne résiste à un acharnement de fourmi.* » disait Victor Hugo. Ajoutez-y la cohésion qui rend fort et la sincérité qui convainc, et la victoire est au bout du chemin.

La sincérité, dont j'ai choisi de faire le thème de ma prochaine lettre.

Fraternellement,
Général d'armée Pierre de Villiers

[Retour à la table des matières](#)

« Innovation »

(MARDI 9 MAI 2017)

Mon cher camarade,

Tout au long de votre vie militaire, vous serez constamment confronté à un défi qui résume tous les autres : prendre l'avantage ! Sur l'adversaire, sur les éléments, sur les événements... Pour y parvenir, l'innovation est une clé indispensable que vous ne saurez trouver qu'à la condition d'adopter l'état d'esprit qui convient.

Ne soyez jamais trop facilement satisfaits. Posez-vous, incessamment, la question de ce qui pourrait être amélioré. L'imitation et la reproduction de schémas ont leurs vertus ; mais elles peuvent aussi être inopérantes, lorsque les schémas, eux-mêmes, sont dépassés. « *Les règlements sont parfois des guide-ânes qui favorisent la faiblesse d'esprit* » disait le maréchal Foch.

Gardez en mémoire la belle devise du maréchal de Lattre de Tassigny, un autre grand chef : « *Ne pas subir !* ». Ne subissez ni le présent, ni les limites, ni les contraintes, ni l'environnement. Exercez votre esprit à les remettre en question. Refusez les évidences ! Soyez curieux et insatiables. Chaque besoin non satisfait est une innovation en puissance !

Tout doit être mis en œuvre pour y répondre : l'instinct, l'imagination, l'ingéniosité... C'est par ce type d'alliage que vous pourrez introduire du neuf dans quelque chose qui a un caractère bien établi ! Soyez ouvert à la nouveauté, aux évolutions techniques et technologiques. Elles offrent autant de leviers à mettre au service de l'innovation. N'ayez pas de fausse pudeur ! La seule idée idiote est celle que vous n'aurez pas osé proposer ou partager. Faites confiance au génie français et à la « démerde » gauloise !

Pour innover, l'ingéniosité est indispensable. Mais le courage ne l'est pas moins ! Le président Wilson qui, il y a cent ans, tout juste, décidait d'appuyer les alliés par l'envoi massif de soldats américains sur le continent européen, avait coutume de dire : « *Si vous voulez vous faire des ennemis, essayer de changer les choses* ». C'est très juste ! Et, en même temps, ne rien changer, c'est être prévisible : c'est donc offrir la victoire à l'ennemi.

On n'attend pas l'avenir comme on attend la relève de la garde ! « *L'avenir, il ne suffit pas de le prévoir. Il faut le permettre* ». L'innovation le construit, à condition, bien sûr, d'être éclairée par nos valeurs, encadrée par nos principes éthiques et guidée par la finalité opérationnelle. C'est une responsabilité collective qui n'appartient pas aux seuls ingénieurs. C'est un état d'esprit qui doit animer tous et chacun.

Pour terminer, je vous livre ces quelques mots d'un vieil afghan qui, il y a dix ans, à la fin d'une *shura*, m'avait dit : « *la différence entre un désert et un champ, ce n'est pas l'eau, mais l'homme* ». Cette phrase résonne en écho à l'injonction du maréchal Leclerc : « *Pour le succès des armes de la France, ne me dites pas que c'est impossible !* ». Tout est, ici, une question de volonté et de détermination. La détermination qui sera, justement, le thème de ma prochaine lettre.

Fraternellement,
Général d'armée Pierre de Villiers

[Retour à la table des matières](#)

« Agilité »

(MARDI 2 MAI 2017)

Mon cher camarade,

Alors que je relisais, il y a quelques jours, La Pensée et la Guerre de Jean Guilton, j'ai relevé cette réflexion bien ciselée, à propos de « l'instant décisif », condition première du succès : « *Il convient d'avoir patience pour l'attendre, vitesse pour le saisir, adresse pour l'exploiter* ».

Se trouve, ainsi, parfaitement résumé ce dont j'ai choisi de vous parler, aujourd'hui : l'**agilité**. Vous l'avez compris, cette qualité ne se résume pas à la seule habileté, très utile au demeurant. Derrière l'agilité, on trouve, en réalité, trois caractères fondamentaux, que vous connaissez pour avoir entendu, un jour ou l'autre, ces mots du général Bigeard, à propos du soldat parachutiste, « *souple, félin et manœuvrier* ».

Être agile, c'est, donc, d'abord, être souple ! Il faut pour cela bannir toute forme de rigidité pour ne conserver que la rigueur. La rigidité est le symptôme de la paralysie. Elle conduit à l'immobilisme. C'est un piège. Aussi, pour travailler la souplesse, ne perdez jamais une occasion de sortir de votre zone de confort. Exposez-vous ! Pas, par bravade, au feu de l'ennemi, mais, utilement, dans des milieux et des domaines, nouveaux pour vous, où vous avez à découvrir et à apprendre. C'est comme cela que vous développerez une qualité indispensable à tout soldat, marin ou aviateur : la faculté d'adaptation.

S'adapter pour dominer et non pour être dominé ! Agilité ne signifie pas souplesse d'échine et absence de conviction ou de méthode. Ne soyez pas de ceux qui, à force de contorsions, font des sacs de nœuds et perdent le Nord. Restez ferme sur vos principes et vos valeurs. Soyez ouvert au compromis, mais hermétiquement fermé à toute forme de compromission. Tenez la position, en souplesse, mais debout.

L'agilité est, aussi, la marque du félin. Celui qui, après avoir eu la patience d'attendre, de très longues heures, qu'advienne le « bon moment », sait saisir, en un éclair, l'opportunité qui se présente à lui. Être agile, c'est donc savoir gérer, aussi bien, le temps long que l'immédiateté. C'est marier l'extrême patience avec la plus grande vivacité. C'est maîtriser ses émotions et savoir rassembler, en un instant, toutes ses forces pour bondir.

Facile à dire, me direz-vous... Vous avez raison. C'est plus facile à dire qu'à traduire dans la vraie vie ; là où rien n'est jamais aussi simple. Néanmoins, pour vous aider à rester maître de vous-même, comme de vos sentiments, je vous livre une petite maxime, qui m'a été bien utile, à de très nombreuses reprises : « *le premier qui coince a perdu* ». Cette petite phrase est d'autant plus utile, qu'elle se vérifie à coup sûr.

Enfin, pour être agile, vous devez savoir manœuvrer. Les aviateurs auraient pu dire « barriquer ». Les marins préféreront l'expression « courir des bordées », bâbord et tribord amures, pour rejoindre un point que la direction du vent ne permet pas d'atteindre directement. Les terriens savent que la manœuvre est indispensable, en force ou en

souplesse, en utilisant le terrain. Quoi qu'il en soit, pour réussir, la manœuvre suppose une belle agilité. Celle qui refuse les « schémas tout faits » et préfère ouvrir des voies nouvelles. C'est, ainsi, que vous pourrez avancer malgré des vents contraires et imposer la surprise à l'adversaire, en étant là où il ne vous attend pas.

N'oubliez pas : souples, félins et manœuvriers, pour gagner. Ce sont, d'ailleurs, ces mêmes qualités qui sont à l'œuvre dans le principe de l'innovation, qui sera le thème de ma prochaine lettre.

Agilement et fraternellement,
Général d'armée Pierre de Villiers

[Retour à la table des matières](#)

« Equilibre »

(LUNDI 24 AVRIL 2017)

Mon cher camarade,

J'imagine qu'à la lecture du thème de cette nouvelle lettre, vous vous posez légitimement la question du maréchal Foch : « *de quoi s'agit-il ?* », puisqu'il ne s'agit, à l'évidence, ni d'une vertu militaire, ni d'un principe de la guerre.

C'est vrai. L'équilibre n'est pas une qualité ; mais c'est un état. Un état jamais définitivement acquis, souvent précaire et, pourtant, absolument indispensable, parce qu'il offre la stabilité sans laquelle rien ne se construit, pas même la victoire!

Dans un monde en vibration constante, chaque jour plus instable et plus incertain, l'idée d'équilibre pourrait sembler dépassée, presque utopique. L'écrivain Georges Duhamel faisait déjà ce constat, en 1937 : « *Le monde n'est pas construit pour l'équilibre. Le monde est désordre. L'équilibre n'est pas la règle, c'est l'exception* ». Mais il ajoutait, aussitôt : « *Je fais le serment de travailler pour l'ordre et l'équilibre* ».

Cette résolution doit être aussi la nôtre. Cette recherche incessante d'un meilleur équilibre vise, en premier lieu, la stabilité du monde et la protection de la France et des Français. Elle porte un nom : la paix, « *notre seule conquête* ». Mais cette quête d'équilibre doit s'étendre, également, à toutes les dimensions de notre métier de militaire, comme de notre vie d'homme et de femme. Je vous donne quelques pistes, qui sont comme une feuille de route.

Équilibre entre passion et raison, d'abord. La passion, parce qu'elle donne du mouvement, de la saveur et du relief à la vie ; la raison parce qu'elle nous préserve du piège de l'impulsivité et de l'excès : excès de confiance, excès de zèle, excès de pouvoir. Une phrase du général Weygand, à propos du maréchal Foch, donne une claire indication de la réalité vers laquelle il faut tendre : « *Il était d'autant plus calme que la situation était plus grave* ». Tout est dit.

Équilibre entre pensée et action, ensuite. Ce que résume la maxime : « *Penser en homme d'action. Agir en homme de pensée* ». Car l'intrépidité sans réflexion préalable ne sera jamais que stupidité. Avant toute action, il faut, donc, peser le pour et le contre ; ne pas céder sur nos valeurs, quel que soit le prix à payer ; ne pas considérer, systématiquement, comme improbable ce qui contrarie nos plans, mais le prendre en compte pour ajuster l'action et se lancer. Dans ce domaine, je vous dis toute ma satisfaction de constater avec quelle détermination et, en même temps, avec quelle mesure chacun d'entre vous, et l'ensemble de nos armées, s'attachent à remplir les missions confiées.

Équilibre entre tradition et modernité, encore. La tradition parce que nous avons besoin d'enracinement. La modernité parce que le monde est en mouvement et que cette évolution doit être comprise pour être éclairée et accompagnée.

Équilibre entre vie professionnelle et vie personnelle, enfin. Un défi rendu difficile par l'accélération du rythme des engagements et la multiplication des sollicitations. Un défi que le militaire ne peut surmonter seul. C'est pourquoi, je veille, personnellement, à ce

que des progrès concrets soient réalisés dans ce domaine. Rien ne sert, en effet, à une armée de former et d'entraîner ses soldats si cela se fait au mépris de ce qui fonde leur équilibre : la famille, les amis, le temps pour soi !

Au-delà de ces quelques pistes, comprenez que notre modèle d'armée est, lui-même, stabilisé par l'équilibre qui existe entre ses différents ensembles ; entre les fonctions stratégiques comme entre les armées, les directions et les services. La préservation de cette stabilité est vitale, car tout déséquilibre entraîne, tôt ou tard, la bascule de l'ensemble !

Vous l'avez compris, l'équilibre ne se résume pas à un « entre-deux », à un filet d'eau tiède ou à un immobilisme indécis. L'équilibre est, au contraire, un mouvement d'ajustement permanent qui permet de rester stable et debout. Il ouvre sur l'unité et l'harmonie, en ne niant pas les différences, mais en cherchant à les accorder. Il faut pour cela faire preuve d'une belle et constante agilité. L'agilité qui sera le thème de ma prochaine lettre.

Fraternellement,
Général d'armée Pierre de Villiers

[Retour à la table des matières](#)

« Persévérance »

(MARDI 18 AVRIL 2017)

Mon cher camarade,

Je profite de cette courte trêve de Pâques, propice à la respiration et au recul, pour vous écrire, un peu plus longuement que d'habitude, sur un sujet qui m'est cher : la **persévérance**.

Cette vertu essentielle du soldat n'a rien d'évident. Dans les difficultés – celles douloureuses de la guerre, comme celles pénibles du quotidien – nous sommes, assez fréquemment, tentés par le découragement. Moins par manque de force que par la défaillance, bien humaine, de notre volonté.

C'est d'autant plus vrai en ces temps où nous baignons dans la culture ambiante du « temps court » et du *zapping* qui ne valorise ni l'engagement, ni la patience, ni la persévérance. La jeune génération, à laquelle vous appartenez, est particulièrement concernée : tout l'attire, mais rien ne la retient. N'y voyez pas un reproche ! Une telle attitude, lorsqu'elle est maîtrisée, permet d'éviter le piège qui pouvait guetter, parfois, les générations plus anciennes : la routine.

Mais cette versatilité, lorsqu'elle est érigée en système, ouvre sur le vide. Le vide sur lequel, par définition, on ne peut rien construire de stable, de durable, de grand. Le vide que résume la trop fameuse question : « à quoi bon ? ».

A quoi bon m'engager, puisque toutes les causes se valent ? A quoi bon donner et me donner, si je n'en retire pas un bénéfice immédiat ? A quoi bon poursuivre, si je peux multiplier les expériences faciles ? A quoi bon risquer ma vie, si je peux tout aussi bien en changer ? Avec un tel raisonnement, une chose est sûre : il est illusoire d'espérer remporter la moindre victoire, pas plus sur soi-même que sur l'adversaire.

A rebours de cette attitude stérile, il y a la persévérance, car c'est par l'effort que l'on s'élève. La persévérance est une vertu essentielle du soldat, qui rime avec espérance. On ne trouve la force de persévérer que dans sa capacité à espérer. A l'appui de cette espérance, il y a une triple conviction :

La première est celle que nous nous battons, d'abord et avant tout, pour « gagner la paix ». L'idée que le Maréchal Foch a, ainsi, résumée : « *Au-dessus de la guerre, il y a la paix, notre seule conquête* ». Cette phrase est pleine d'actualité. Elle constitue notre véritable honneur de militaire.

La deuxième conviction est, en réalité, un constat : la victoire est le fruit d'efforts fructueux, certes, mais aussi d'efforts, en apparence immédiate, parfois infructueux. Tous convergent, pourtant, vers un seul et même but : opposer à l'ennemi une ténacité plus grande que la sienne. Autrement dit, le chemin vers la victoire ne pourra jamais se résumer à la simple somme des succès enregistrés. Il est jalonné d'échecs, obscurci par le doute, retardé par les revers. Comme l'a dit Churchill : « *Le succès n'est pas final. L'échec n'est pas fatal. C'est le courage de continuer qui compte* ». Au terme du

parcours, la victoire se donne toujours, non à celui qui aura rencontré un minimum d'obstacles, mais à celui qui aura su trouver la ressource pour les surmonter tous, avec constance et sans forcément compter son temps.

La troisième conviction, source d'espérance, pourrait se résumer ainsi : rien ne résiste à la conjugaison des volontés individuelles, mêmes fragiles. Je vous l'ai déjà écrit : notre trésor, c'est notre cohésion. C'est elle qui nous assure de pouvoir compter sur le camarade pour suppléer le « coup de mou », la petite défaillance qui ne manquera pas d'arriver. Mais c'est, aussi, en son nom et par sa force, qu'à notre tour, nous trouverons la ressource pour entraîner, derrière nous, le camarade saisi par le doute. La persévérance n'est pas seulement une vertu individuelle. C'est aussi une discipline collective, qui se forge à l'entraînement – notamment par le drill – et qui est la marque des belles troupes.

La force sans la persévérance n'est pas efficace. L'inverse est tout aussi vrai. Tout est une question d'équilibre ! L'équilibre dont je choisis de faire le thème de ma prochaine lettre.

Fraternellement,
Général d'armée Pierre de Villiers

[Retour à la table des matières](#)

« Moyens »

(LUNDI 10 AVRIL 2017)

Mon cher camarade,

La semaine dernière, le caporal-chef Julien Barbé est mort dans l'accomplissement de sa mission contre les groupes armés terroristes, sur la zone frontalière entre le Mali et le Burkina-Faso. Je n'oublie pas, non plus, ses trois camarades blessés dans l'explosion d'un IED, au passage de leur véhicule blindé.

Son sacrifice de soldat justifie l'hommage qui lui sera rendu et la reconnaissance de la Nation. Il appelle, de notre part, une détermination redoublée. La devise de son régiment nous y engage : « *Je continuerai* ».

Tel est notre devoir, en effet : continuer à protéger la France et les Français en restant forts. Je pense à la force morale, bien sûr ! D'autant que la liberté mérite d'être servie avec davantage de passion et de détermination que toutes les formes de tyrannie. Mais je pense, aussi, à la force concrète, technique, mécanique, physique. Celle qui repose sur des moyens, adaptés et cohérents. Les **moyens** dont j'ai choisi de vous parler aujourd'hui.

Dans la guerre, vous le savez, il faut accepter que certains paramètres puissent nous échapper. Ainsi, par exemple, nous n'avons pas toujours le choix du terrain, ni celui du moment. Et c'est, d'ailleurs, pourquoi la faculté d'adaptation de nos armées est, à ce point, essentielle ! En revanche, s'il y a bien un paramètre sur lequel le pays dispose d'une liberté souveraine pour agir, c'est celui du choix des moyens pour assurer sa défense.

Dans ce domaine, il s'agit, avant tout, d'une question de lucidité et de volonté. Lucidité pour évaluer la menace à son juste niveau et comprendre le danger, avant qu'il ne soit trop tard. Volonté pour consentir, à temps, les efforts nécessaires et suffisants à la régénération de la force. Car, dans le brouillard de la guerre, il y a, au moins, une chose de sûre : la logique du « *toujours plus avec moins* », poussée au-delà de toute mesure, expose les soldats et conduit, tôt ou tard, à la défaite.

C'est pourquoi, en réponse à l'élévation du niveau de la menace et pour gommer les fragilités consécutives au sur-engagement actuel de nos forces, il y a, désormais, consensus sur la nécessité d'augmenter, sans tarder, l'effort de défense. Une partie importante de cet effort sera, *de facto*, consacrée à la régénération des capacités et des équipements.

Cet « effort de guerre » est de la responsabilité du pays. En retour, comme nos anciens, nous nous devons d'entretenir et d'employer nos moyens à bon escient. Nous ne sommes pas ignorants des difficultés budgétaires du pays. Nous sommes, tout simplement des soldats, des marins et des aviateurs qui avons besoin d'équipements pour protéger, de munitions pour combattre, de soutien logistique pour durer, de personnels formés, entraînés et motivés pour gagner. Nous ne nous plaignons pas. Nous demandons

seulement à avoir les moyens de nos responsabilités, au quotidien, bien sûr et, encore plus, au combat.

Pour résumer, il revient à la Nation d'assurer la cohérence entre les ambitions, les menaces, les missions et les moyens. Les armées ont, quant à elles, un devoir d'excellence pour tout ce qui relève de l'entretien et de l'emploi de ces moyens, au service de la protection de la France et des Français.

Continuons donc, avec persévérance, à cultiver cet état d'esprit. La persévérance qui sera, justement, le thème de ma prochaine lettre.

Fraternellement,
Général d'armée Pierre de Villiers

[Retour à la table des matières](#)

« Mission »

(LUNDI 3 AVRIL 2017)

Mon cher camarade,

Ainsi que je vous l'écrivais dans ma dernière lettre, notre continent européen est confronté à une élévation sensible du niveau de la menace. Dans ce contexte particulier, la France doit, plus que jamais, veiller à conserver la **maîtrise de son destin**, en s'opposant, avec fermeté, à toute forme de contestation, terroriste ou étatique.

« *Le maintien de la souveraineté nationale fonde la mission des forces armées* ». Autrement dit, la France compte sur ses armées pour lui assurer de ne jamais avoir à subir la volonté de l'adversaire. Comme militaire, vous êtes acteur de cette ambition : protéger la France et les Français. C'est une responsabilité importante ; une mission essentielle qui, dans un monde ouvert et avec le niveau de menace que je vous ai décrit, ne peut s'envisager que dans la profondeur.

Au plus loin, c'est la défense de l'avant. Face au phénomène terroriste, nos forces ont contre-attaqué avec succès au Sahel, dans un cadre national, et au Levant, intégrées à la coalition internationale. Dans le même temps, face aux dérives de certains États-puissances, la France affiche sa détermination en opposant sa capacité de dissuasion nucléaire et participe aux « mesures de réassurance », dans le cadre de l'OTAN.

Plus près de nous, c'est la défense des approches de notre territoire, dans des milieux où l'activité des États-puissances est croissante. Les postures permanentes de sauvegarde maritime, d'une part, et de sûreté aérienne, d'autre part, protègent nos côtes par un maillage adapté et sanctuarisent notre espace aérien grâce à nos avions de chasse, en « alerte 7 minutes ».

A l'intérieur, enfin, c'est la protection du territoire national et de nos concitoyens. Il s'agit d'une stratégie globale qui vient s'inscrire en complémentarité de l'action des forces de sécurité intérieure. Je pense, ici, à tous nos efforts dans le domaine du cyber et de l'espace. Je pense, également, à la posture de protection terrestre, articulée autour de la défense de nos emprises militaires, de nos « plans catastrophes naturelles », mais aussi, bien sûr, de l'opération Sentinelle. Comme vous avez pu le remarquer, les réservistes y ont toute leur place. Nos armées ont besoin d'eux et notre pays compte sur eux pour raffermir l'« esprit de défense », signe de la vitalité et de l'ambition d'une nation.

Au terme de ce rapide « tour d'horizon » de nos missions, je voudrais vous dire quelques mots sur l'esprit avec lequel nous devons les aborder. Une expression, bien connue, l'exprime parfaitement : « **le culte de la mission** ». Autrement dit, la mission reçue n'est pas une base de discussion. Elle appelle, au contraire, un engagement entier et, au besoin, l'acceptation du sacrifice ultime pour sa réussite. Elle exige, également, une cohésion totale et une vraie fraternité. Nous en avons déjà parlé. Cela concerne l'ensemble de la communauté de défense, dans laquelle les personnels civils prennent aussi toute leur place.

En contrepartie, il y a deux conditions. Premièrement, la mission doit être élaborée dans le respect strict de nos valeurs et de nos principes. Nous y veillons. Deuxièmement, les moyens accordés doivent, évidemment, être en cohérence avec la mission reçue. Les moyens, après les menaces et les missions : ce sera le thème de ma prochaine lettre.

Fraternellement,
Général d'armée Pierre de Villiers

[Retour à la table des matières](#)

« Menaces »

(LUNDI 27 MARS 2017)

Mon cher camarade,

Je vous écris ces quelques mots depuis l'Australie où je rencontre, en ce moment même, nos homologues militaires. Chaque semaine, des signaux, venus des cinq continents, accréditent l'idée d'une dégradation sécuritaire. Le monde semble, chaque jour, plus instable et plus incertain. Ici, à l'autre bout du monde, je le mesure tout autant. L'évolution n'a pas pu vous échapper ; vous êtes – ou vous serez bientôt – en première ligne.

Nul ne peut dire précisément, aujourd'hui, comment la situation évoluera demain. Le brouillard de la guerre s'épaissit. Le pire n'est pas certain, mais tout devient possible en raison de l'expansion du **terrorisme islamiste radical** et du comportement belliciste de certains **Etats-puissance**.

Ces deux types de menaces sont distincts, mais non disjoints. Dans les deux cas, les stratégies reposent sur l'imprévisibilité, l'intimidation et le fait accompli. Dans les deux cas, la conflictualité sort du seul champ physique pour se porter massivement sur le champ virtuel de l'information et du cyber. Dans les deux cas, l'élévation du niveau d'agression passe par la prolifération, les trafics d'armes ou le réarmement.

Car le monde réarme. Deux exemples simplement : l'Asie consacre, cette année, 100 milliards de dollars de plus que l'Europe à sa défense. De l'autre côté du Pacifique, les Etats-Unis projettent d'augmenter leur budget de 9% pour atteindre 639 milliards de dollars, en 2018.

Tout nous indique que nous avons changé d'époque. La France et, plus largement, le continent européen ne sont plus totalement préservés des crises, qui traversent un monde désormais ouvert et globalisé. Nous sommes entrés dans le temps du courage. Nous avons le devoir de regarder la réalité en face ; sans la noircir, ni l'exagérer mais avec le souci de l'exactitude et de la lucidité. C'est le retour de l'histoire.

Je le dis, à temps et à contretemps : face à ces menaces, notre modèle d'armée complet est la meilleure garantie de protection de la France et des Français.

Mais il y a une autre garantie, plus importante encore ? Cette garantie, nous l'avons en nous. C'est notre courage ; notre espérance ; notre sens du service ; nos valeurs. Vous le savez, les temps difficiles permettent souvent aux hommes, comme aux nations de développer ce qu'ils ont de meilleur. C'est le cas aujourd'hui. J'y vois une opportunité.

Sur ce plan, je voudrais terminer sur deux recommandations. Ce sont les deux attitudes à opposer, en priorité, à ces menaces. **Etre vigilant**, d'abord, pour ne pas être pris, à revers, par surprise. Garder l'œil ouvert. Veiller, ce qui signifie à la fois « *rester éveillé* » et « *protéger* ». **Etre unis**, surtout, car les menaces se nourrissent de la discorde. Elles prolifèrent sur le terreau de la division. Opposons à ces menaces notre unité, notre force, notre cohésion. Il n'y a rien de plus dissuasif !

Comme annoncé précédemment, je vous parlerai, dans ma prochaine lettre, des missions qui évidemment découlent des menaces.

Fraternellement,
Général d'armée Pierre de Villiers

[Retour à la table des matières](#)

« Cohérence »

(LUNDI 20 MARS 2017)

Mon cher camarade,

Nous avons de belles armées ; admirées par nos concitoyens, respectées par nos alliés, craintes par nos adversaires. Aujourd'hui, comme chaque jour et chaque nuit, depuis plus de deux ans, 30 000 soldats, marins et aviateurs, d'active et de réserve, sont en posture opérationnelle. Vous êtes – ou vous serez très prochainement – l'un de ceux-là !

Dans la bande sahélo-saharienne, au Levant, sur le territoire national, partout où elles sont déployées, nos armées soutiennent un niveau d'engagement inédit, dans des conditions souvent éprouvantes et compliquées. Ce week-end, encore, à Orly, la réaction professionnelle et maîtrisée de trois de vos camarades a permis la neutralisation d'un individu dangereux qui s'apprêtait à mettre à exécution son projet terroriste.

Tous ces succès, petits et grands, ici et là-bas, ne sont possibles que s'il existe une exacte **cohérence** entre les menaces auxquelles nous sommes confrontés, les missions qui nous sont confiées et les moyens qui nous sont octroyés. Or, cette cohérence est fragile. Elle exige une remise en cause permanente. Un défaut de vigilance et nous risquerions de n'être prêts que pour la guerre d'hier !

Dans un monde chaque jour plus instable et plus incertain, personne ne peut dire que le niveau de menace va s'abaisser prochainement. Nous devons donc conserver la garde haute ! Notre modèle complet d'armée nous le permet. Le mot « complet » est central. Il signifie que, par leurs aptitudes différentes et complémentaires, nos trois armées sont capables d'agir à 360°, contre l'ensemble des menaces sur terre, en mer, dans l'espace aérien, sans oublier le cyberspace.

Notre modèle complet est bon, je l'ai dit ; mais il s'use ! Je le sais et vous le constatez vous-mêmes, au quotidien, au quartier, à l'entraînement ou en opérations. Il n'y a pas de fatalité. Je suis déterminé, et les chefs d'état-major d'armée avec moi, à tout faire pour inverser la tendance, au plus vite, et régénérer notre modèle au nom de la cohérence.

J'identifie, pour cela, deux axes d'effort : obtenir, bien sûr, pour vous et vos camarades, les moyens nécessaires pour remplir vos missions, mais aussi, améliorer votre vie quotidienne par un ajustement du soutien et un plan d'action en matière de condition du personnel.

Ce sont là mes priorités. A elles deux, elles justifient ce que j'ai appelé l'« effort de guerre » ; autrement dit, l'augmentation du budget que la nation doit consacrer à son armée, dans les années à venir. Je défends ce besoin devant nos autorités politiques et la représentation nationale.

A vous, je demande de faire de la cohérence un de vos principes de vie : cohérence entre vos paroles et vos actes ; cohérence entre votre comportement et votre état de militaire

; cohérence entre votre préparation individuelle et les missions, parfois délicates, qui vous seront confiées. Je sais pouvoir compter sur vous.

Dans ma prochaine lettre, je rentrerai, davantage, dans le détail du triptyque « menaces – missions – moyens », en commençant avec les menaces, telles que je les analyse, aujourd'hui.

Fraternellement,
Général d'armée Pierre de Villiers

[Retour à la table des matières](#)

« Exemplarité »

(MERCREDI 8 MARS 2017)

Mon cher camarade,

L'exemplarité, dont j'ai choisi de vous parler aujourd'hui, est une vertu fondamentale pour tout militaire. Retirez l'exemple, comme principe fondateur d'une unité, comme d'une armée : il ne reste rien. Jugez par vous-même.

L'exemple se transmet. Nos anciens nous ont légué deux trésors : la liberté et l'exemple. Les combats qu'ils ont menés, hier, nous montrent le chemin à suivre, aujourd'hui. Grâce à eux, non seulement, nous sommes libres, mais nous savons comment le rester. "*More Majorum*". A la manière de nos anciens !

Une démonstration vaudra toujours mieux qu'un long discours verbeux. L'apprentissage qui ne s'appuierait pas sur elle est du temps perdu. Le drill, que vous connaissez bien, est campé sur deux pieds : l'exemple et la répétition. C'est là le principe de base de toute pédagogie militaire. L'exemple enseigne.

On n'a jamais rien trouvé de plus solide, ni de plus efficace, que l'exemplarité comme fondement d'un commandement réussi. L'exemple commande. Il parlera toujours plus fort que la voix. Il s'agit moins pour le chef de "*faire un exemple*" que "*d'être un exemple*" !

Il est parfois des moments d'extrême difficulté, de doute, de faiblesse, quand le soldat a besoin d'un repère auquel se raccrocher pour repartir. Ce repère, il le trouve dans l'exemple de son camarade, momentanément plus résilient. L'exemple encourage. Le soldat y puise la force de se tenir debout et le courage d'avancer. Demain, peut-être, les rôles seront inversés. C'est là le mystère et la force de l'esprit de corps.

L'exemple protège. Dans le brouillard de la guerre, là où la limite entre le bien et le mal n'est plus si évidente, l'ennemi peut chercher à nous entraîner dans l'engrenage de la violence mimétique. Pour le contrer et enrayer cette mécanique, il faut lui opposer l'exemplarité de nos comportements et la fidélité à nos principes dans la guerre. Qui sait, peut-être en sortira-t-il changé lui-même ?

L'exemple élève. Je parle ici de l'exemplarité vis-à-vis de soi-même ; ce combat quotidien qui nous permet de nous regarder dans la glace, le matin, et de grandir, un petit peu, chaque jour. Il porte un nom que vous connaissez bien : l'honneur.

Enfin, l'exemple se construit sur la cohérence entre les paroles et les actes. Il ordonne, pas dans le sens de "*donner un ordre*", je l'ai déjà évoqué, mais dans le sens de "*mettre les choses en ordre*". Pour y parvenir, ne cherchez pas à être exemplaire, ne forcez pas votre nature ; cherchez seulement à faire votre devoir et vous serez exemplaire.

Dans ma prochaine lettre, je vous parlerai d'un tout autre sujet ; j'aborderai une autre cohérence, celle qui doit être à la base de notre modèle complet d'armée dans les années à venir : la cohérence entre les menaces, les missions et les moyens.

Fraternellement,
Général d'armée Pierre de Villiers

[Retour à la table des matières](#)

« Unité »

(MERCREDI 22 FÉVRIER 2017)

Mon cher camarade,

Où que vous serviez, vous appartenez à une unité militaire. Je vous propose, aujourd'hui, de réfléchir au sens du mot « **unité** ».

Vous le savez, à l'opposé de l'unité, on trouve la dissociation, la discorde et la division. Autant de chemins qui, tous, conduisent à la dispersion et à la défaite. L'unité, seule, conduit à la victoire.

Vous connaissez cette maxime : « l'union fait la force ». Elle résonne, pour nous, militaires, comme une évidence. Une évidence systématiquement confortée par l'expérience de l'engagement. Ainsi, malgré tous vos efforts pour repousser vos limites, vous avez été – j'en suis certain – obligés de reconnaître, très tôt, que vos propres forces individuelles ne suffisaient pas. Mais vous avez, également, compris que tout devenait possible par l'addition de vos talents au sein d'un même creuset. Tel est, peut-être, l'un des tout premiers enseignements que vous avez tiré de vos débuts militaires en unité.

L'unité naît, effectivement, avec la mise en commun de trois atouts-maîtres : l'esprit de corps, le respect de l'autre et le sens du bien commun.

S'unir, c'est – d'abord – chercher à « **faire corps** ». Derrière cette ambition, il y a la volonté, non seulement, de renforcer les liens qui nous relient les uns aux autres mais, également, d'en créer de nouveaux. Ces liens densifient la fraternité qui existe entre nous ; celle qui doit « unir les membres d'une même famille » ; celle qui fait que nous sommes « frères d'armes », et non « collègues » ; celle qui rend inconcevable l'abandon du camarade à son sort. Cette fraternité, nous lui avons donné un nom : esprit de corps ou d'équipage.

S'unir, c'est – ensuite – cultiver le **respect de l'autre**. Il s'agit d'une ambition bien différente de la recherche de l'unanimité et du consensus. Chez nous, contrairement à ce que pourraient penser ceux qui ne nous connaissent pas, l'uniformité se limite à la tenue. Pour le reste, point d'uniformité de conscience ou d'opinion. Chacun est unique et respecté pour ce qu'il est. En revanche, nous nous retrouvons autour de ce qui fait notre identité et notre spécificité : l'amour de la patrie, le sens du service, la camaraderie, la disponibilité, l'esprit de sacrifice, la discipline, le respect de la parole donnée... Unité et diversité, voilà notre richesse.

S'unir, c'est – enfin – faire toute sa place au **bien commun**. Happé par la spirale du conformisme et tenté de reconnaître la primauté des droits sur les devoirs, notre monde a besoin d'un antidote. Cet antidote, c'est l'unité. S'unir, c'est dépasser l'individualisme standardisé pour se retrouver, avec ceux qui nous entourent, en un même point élevé : le bien commun. Nous avons le privilège de vivre de cette unité, au quotidien. C'est notre trésor. Il nous appartient de l'entretenir.

Je terminerai cette lettre sur la conviction que les unités ne s'opposent pas, mais qu'elles s'additionnent. Les « unités » font l'unité, au service de ce qui nous dépasse, toutes et tous : **la France**. Continuons, sur ce plan, à suivre l'exemple de nos anciens. L'exemplarité qui sera – justement – le thème de ma prochaine lettre.

Fraternellement,
Général d'armée Pierre de Villiers

[Retour à la table des matières](#)

« France »

(SAMEDI 11 FÉVRIER 2017)

Mon cher camarade,

Comment pourrions-nous, vous et moi, ne pas vibrer à l'évocation du nom « **France** », nous qui avons lié notre histoire personnelle à la sienne ? Cet attachement, nous le ressentons jusque dans nos tripes. Les liens sont si forts que nous avons accepté librement l'éventualité de mourir pour elle.

Mais, au fond, pourquoi cet attachement ? Cette question est fondamentale. Chercher à y répondre, c'est lever le voile sur ce qui fait la valeur de la France ; c'est, en même temps, révéler le sens profond de notre engagement.

Car si les raisons qui nous ont conduits à « pousser la porte » nous sont propres, le sens de notre engagement nous est commun. Il nous rassemble. Il porte un nom : La France.

La France ne se limite pas à une idée, à un simple espace géographique ou, encore, à un corpus de valeurs. La France est, avant tout, un **patrimoine vivant**.

La nature l'a faite belle et l'histoire l'a faite grande. Chaque Français est dépositaire de cette richesse, mais aucun n'en est propriétaire. C'est important de se le rappeler. Ne tirons, donc, aucune gloire personnelle de son rayonnement ; à l'inverse, ne nourrissons pas, non plus, de complexes pour ses difficultés. Appliquons-nous, en revanche, à explorer, sans relâche, les replis intimes de son âme, ses forces comme ses faiblesses, pour préparer son avenir.

Cette exploration vous fera découvrir un aspect bien singulier de la France. D'un côté, certains de ses instincts – **tels la soif de liberté ou l'ouverture aux autres pays** – se retrouvent à toutes les étapes de sa construction, brochant le portrait d'une figure inaltérable et universelle. D'un autre côté, ses contradictions, ses sautes d'humeur et son génie créatif en font une réalité inattendue et changeante, qui ne peut se laisser enfermer dans une classification étreinte. Il y a là les deux faces d'une même médaille, qui toutes deux doivent être aimées, également.

La France est un **acte d'amour**. Il s'agit, à mes yeux, d'une dimension essentielle. La patrie ne s'épanouit que parce qu'il y a des hommes et des femmes capables d'un attachement lucide, qui fasse une place à l'amour autant qu'à la raison. Oui, la France est belle par son histoire, par sa culture, par son terroir, par son génie, par ses valeurs, par ce qu'elle est, par ce qu'elle fait.

En ces temps – qui ne sont pas les premiers –, où la France est attaquée, elle demande et mérite plus que jamais notre attention fidèle et notre engagement, plein et entier.

Au quotidien, vous vous battez pour elle, car vous connaissez sa valeur. Vous le faites aux côtés de vos camarades, qui sont chacun une part de cette France que vous aimez et qui s'incarne dans notre drapeau et nos trois couleurs. Vous le faites, parce que l'unité est le plus sûr chemin pour le succès des armes de la France.

L'unité qui sera, précisément, le thème de ma prochaine lettre.

Fraternellement,
Général d'armée Pierre de Villiers

[Retour à la table des matières](#)

« Instinct »

(VENDREDI 3 FÉVRIER 2017)

Mon cher camarade,

Si j'ai choisi de vous parler de l'instinct – en complément de l'imagination et du courage – c'est parce que j'ai la conviction qu'il a toute sa place dans l'exercice du métier des armes.

Il faut bien reconnaître que l'on éprouve – *instinctivement* –, à son égard, une forme de méfiance. On lui associe, automatiquement, certaines notions réductrices : instinct de conservation, instinct de survie, instinct grégaire... L'instinct nous rapproche – pense-t-on – du monde animal. Il nous dicterait réactions et comportements. Il nous enfermerait dans la sphère étriquée de l'« **inné** ».

Or, vous qui êtes dans les premiers temps de votre carrière militaire, vous ne comptez, actuellement, ni vos efforts, ni votre énergie, pour vous former et vous entraîner ; en un mot, pour développer vos « **acquis** » en vue d'atteindre l'excellence opérationnelle.

Dans ces conditions, quelles peuvent bien être les vertus de l'instinct ?

1ère observation : combiné à l'expérience, **l'instinct ouvre sur le bon sens**. Celui que l'on désigne, non sans respect, comme le « bon sens paysan » ; ancré dans le concret et la réalité du terrain. Le bon sens protège des élucubrations. Il fait percevoir « ce qui est », sans artifice, en toute simplicité. Le bon sens évite bien des erreurs grossières et conduit la décision pertinente. La première intention est souvent la bonne.

2e observation : combiné à l'intelligence, **l'instinct engendre l'intuition**. Par l'intelligence, nous saisissons l'abstrait, le fixe, le théorique. C'est indispensable, mais ce n'est pas suffisant. Sur le champ de bataille, dans le « brouillard de la guerre », où tout est incertain, insaisissable, mouvant et fuyant, l'instinct apporte un précieux concours. Il permet le « flair », le « coup d'œil », la saisie, au bon moment, d'une opportunité fugace, qui ne se représentera plus. Derrière le « coup de génie », il y a bien souvent l'intuition. La chance se mérite !

3e observation : enrichi par le « drill », **l'instinct permet le geste parfait**. Parlant du champ de bataille, le maréchal Foch disait : « *pour y faire un peu, il faut savoir beaucoup et bien* ». La vertu du drill, c'est de parvenir à donner à l'« acquis » les caractéristiques de « l'inné » : la précision et la perfection ; celles de l'alvéole de l'abeille ; celles de la toile de l'araignée. La pédagogie militaire, fondée sur la répétition patiente et régulière, nourrit cette même ambition de précision et de perfection instinctives.

Je termine cette lettre sur cette belle maxime de Geneviève de Gaulle-Anthonioz : « *l'honneur est un instinct, comme l'amour* ». J'ajoute qu'il nous appartient de cultiver les deux et d'en vivre !

L'honneur et l'amour sont, pour nous, militaires, deux mots étroitement et indéfectiblement liés à la France. **La France**, dont j'ai choisi de faire le thème de ma prochaine lettre.

Fraternellement,
Général d'armée Pierre de Villiers

[Retour à la table des matières](#)

« Imagination »

(LUNDI 23 JANVIER 2017)

Mon cher camarade,

Je vous l'ai dit dans ma dernière lettre, il faut beaucoup de courage pour faire bouger les lignes et changer les choses. Mais le courage, seul, ne suffit pas. Il faut aussi de l'**imagination**. J'aimerais vous en parler, aujourd'hui.

Je peux comprendre que certains d'entre vous puissent être surpris par le choix de ce thème qui – dans l'imaginaire collectif – renvoie davantage à l'art, à la création et au rêve, qu'au métier des armes.

Et pourtant, écarter l'imagination des vertus à cultiver ce serait oublier un peu vite que la conduite de la guerre est un art, qui exige inventivité et originalité. En d'autres termes, la guerre, véritable affrontement de deux volontés, commence toujours par un affrontement des imaginations.

Audace, surprise et dépassement, sont trois fruits de l'imagination ; ce sont, aussi, trois conditions essentielles à la victoire.

- **Audace**, d'abord. Dans le "brouillard de la guerre", rien n'est certain. Et pourtant, rien ne serait pire que de "choisir de ne pas choisir". L'imagination est la ligne de vie qui permet de s'extraire, à coup sûr, du piège de l'indécision, pour reprendre pied dans le réel et avancer.

Imaginer, c'est aller au-delà de ce que l'on perçoit. Imaginer, c'est envisager ce qui est réellement possible, sans se limiter à ce qui apparaît faisable. Pour gagner, il faut "*de l'audace, toujours de l'audace*", sans jamais tomber dans la déraison.

Le Maréchal Leclerc, l'homme du serment de Koufra, avait, d'ailleurs, coutume de dire : "*Ne me dites pas que c'est impossible !*". Autrement dit : "*Faites preuve d'imagination !*".

- **Surprise**, ensuite. Dans notre métier, vous le savez, la surprise joue toujours un rôle fondamental ; celle que l'on impose, pas celle que l'on subit ! Surprendre, c'est choisir de faire autrement et non de se limiter à "ce qui s'est toujours fait". C'est être là où l'on ne nous attend pas. L'Histoire militaire est riche d'enseignements sur ce plan.

Un jour, vous serez, vous-même, appelé à commander. Commander, c'est surprendre ; briser la routine ; casser les habitudes ; entraîner vers des choix nouveaux et imaginer de nouvelles manières de faire. En un mot : innover.

Le Maréchal de Lattre de Tassigny, l'homme de "l'amalgame", a eu cette formule qui résume, à elle seule, le formidable pouvoir de la surprise et, donc, de l'imagination : "*Frapper l'ennemi, c'est bien. Frapper l'imagination, c'est mieux*".

- **Dépassement**, enfin. Surmonter les obstacles, se dépasser pour le succès de la mission ; tel est notre honneur au quotidien.

Dans nos armées d'aujourd'hui, dimensionnées au plus juste, l'imagination ouvre des perspectives au travers de l'innovation, de la modernisation et de la transformation. Et sur le terrain, quand toutes les solutions classiques ont été épuisées, reste toujours le "système D" de celui qui n'abandonne jamais.

Pour conclure, je terminerai par une recommandation. Pour être bénéfique, l'imagination ne doit jamais faire abstraction du **réel**, au risque de verser dans l'imaginaire ou l'idéologie. Elle doit, au contraire, s'ancrer profondément dans la réalité tant il est vrai que "*l'imagination est une qualité lorsqu'elle sert, mais un défaut quand elle commande*".

Imagination rime avec vision... Dans ma prochaine lettre, j'aborderai la question de l'instinct, dernier caractère du triptyque "courage – imagination – instinct".

Fraternellement,
Général d'armée Pierre de Villiers

[Retour à la table des matières](#)

Courage

(VENDREDI 13 JANVIER 2017)

Mon cher camarade,

Le général de Gaulle jugeait les hommes selon trois caractères, essentiels à ses yeux : l'instinct, l'imagination et le courage. Aujourd'hui, j'ai choisi de vous parler du courage.

C'est d'autant plus nécessaire que le courage est parfois regardé avec suspicion par certains de nos contemporains. Son odeur de poudre et son panache l'ont, *de facto*, remise - pensent-ils - au rang des valeurs quelque peu désuètes, pour ne pas dire inutiles, voire dangereuses.

Ceux-là ne connaissent pas le vrai visage du courage ! Le vrai courage ne pavoise pas. Il ne fanfaronne pas. Il ne recherche ni le feu des projecteurs, ni celui de la mitraille. Il ne s'attache pas aux honneurs.

C'est, avant tout, dans les petites victoires du quotidien qu'il trouve son sens et son épaisseur. C'est là qu'il se forge, qu'il se construit. Dans notre for intérieur, nous le savons : derrière chacune des petites victoires contre nous-mêmes, notre courage est à l'œuvre.

Napoléon avait coutume de dire : « *le vrai courage, c'est celui de trois heures du matin !* ». Celui des heures froides et longues ; celui des heures de garde nocturne que vous connaissez bien. Celui qui vous tient éveillé, pour veiller et protéger.

Le visage du courage a des traits qui ne trompent pas. Il se reconnaît à coup sûr.

1er trait : le cœur. Le mot même de « courage » vient du cœur, *cor* en latin. Il faut du cœur pour vaincre sa peur et se porter, sans calcul, au-devant de ce qui est difficile. Sans élan du cœur, point de courage. Cela ne signifie pas, pour autant, absence de prudence. « *Un parachutiste est audacieux mais il ne saute jamais sans parachute* ».

2e trait : la force. Chez le soldat, elle allie force physique et force d'âme. Entre les deux, la force d'âme tient la première place ; elle commande et maîtrise la force physique. Elle permet à la force de ne jamais basculer dans la violence ou la témérité stérile. Parfois même, la force d'âme permet à la force physique de se reconstruire ; je pense, ici, à nos blessés et à leurs familles qui mènent ce combat de la reconstruction avec tant de courage.

3e trait : la résistance. Celle qui permet, si nécessaire, de tenir bon contre les vents dominants. Celle qui préférera toujours les convictions aux évidences ; la fermeté à la lâcheté ; la vérité à l'ambiguïté. En cela, le courage ne s'oppose pas à la discipline, pas plus qu'à la loyauté, qui rime avec vérité. Nos armées ont besoin d'hommes et de femmes dotés d'un véritable courage intellectuel et capables de tenir une position pour le service du bien commun. Tenir la position, ce n'est pas être immobile ; c'est être debout !

Enfin, j'ajoute pour terminer que le courage est la seule vertu qu'on ne peut imiter. Impossible de faire semblant !

Continuez à en faire preuve. En opérations comme dans la vie de tous les jours. En situation de guerre ou en temps de paix. Le courage est une condition indispensable à toute victoire même si elle n'est pas suffisante. Ma prochaine lettre traitera, justement, de l'imagination, deuxième mot de la citation initiale d'aujourd'hui.

Fraternellement,
Général d'armée Pierre de Villiers

[Retour à la table des matières](#)

« Vœux »

(JEUDI 5 janvier 2017)

Mon cher camarade,

En complément du [message de vœux](#) que j'ai envoyé à l'ensemble des armées, au soir du 31 décembre, je souhaitais m'adresser plus particulièrement à vous, comme j'en ai désormais pris l'habitude, sous forme de lettre.

Certains d'entre vous commencent, ces jours-ci, ce qui sera leur première « année pleine » sous les drapeaux. Vous vous trouvez donc, à la fois, au début d'une année et au commencement d'une carrière que vous avez choisi de placer sous le signe du service.

C'est l'occasion, pour moi, de vous adresser des « vœux personnalisés » pour 2017. Cette année sera déterminante. Vous allez continuer à vous construire ; à vous former ; à vous forger. Vous serez aidés, bien sûr, mais il vous faudra d'abord compter sur vos propres forces et partir du bon pied, comme en ordre serré !

Je vous souhaite sincèrement de relever ce défi ; je vous souhaite les satisfactions et la plénitude que l'on trouve à vivre sa vie militaire selon la règle des trois « C » :

La compétence, bien sûr. On ne naît pas compétent ; on le devient ! C'est une bonne nouvelle. La compétence est accessible à tous ceux qui veulent se donner la peine de la gagner par la volonté, la constance dans le travail et la régularité dans l'effort. Dans le contexte sécuritaire instable et incertain que nous connaissons aujourd'hui, nos armées et derrière elles, notre pays, ont plus que jamais besoin de votre compétence.

Le caractère, aussi, sans lequel rien de grand n'est possible. Le caractère ce n'est pas l'entêtement mais la constance ; ce n'est pas « être pétri de certitudes » mais c'est « avoir des convictions ». Je vous souhaite d'affermir le vôtre. Il vous sera d'un précieux secours dans les situations délicates, dangereuses ou confuses que vous aurez à connaître et à gérer. Ce pourrait bien être dès cette année.

Le cœur, enfin. Celui qui place le bien commun au-dessus des intérêts particuliers, au-dessus des catégories, au-dessus des chapelles. Celui qui nous pousse naturellement à venir en aide au camarade en difficulté. Le cœur reste l'élément de base de la cohésion qui fait la force et la cohérence de nos armées.

Pour terminer, j'ajoute deux « C » supplémentaires : je vous souhaite un savant alliage fait de **chance** - il en faut - et de **courage** - on l'attend de vous -. Le courage qui sera d'ailleurs le thème de ma prochaine lettre.

Excellente année 2017 ! Vivez-là à fond, sans esprit de recul !

Fraternellement,
Général d'armée Pierre de Villiers

[Retour à la table des matières](#)

« Permissions »

(MERCREDI 21 DÉCEMBRE 2016)

Mon cher camarade,

Depuis quelques jours, les rues s'agitent et s'illuminent à l'approche de Noël. Partout, les esprits se préparent aux permissions, dont j'ai choisi de vous parler aujourd'hui.

La permission, c'est, avant tout, un temps de pause, indispensable à une vie militaire faite d'action, d'éloignements et d'efforts. C'est une **respiration vitale** pour ceux qui ont choisi de faire de leur vie un service. Sans cette respiration, c'est l'asphyxie, la perte de lucidité et d'efficacité. Pour le bien de la mission, nous ne pouvons pas nous le permettre !

Notre métier exige, par-dessus tout, des hommes et des femmes combatifs, clairvoyants et équilibrés. La **combativité** nous la trouvons dans le repos du corps ; celui qui nous permet de refaire nos forces. La **clairvoyance** est à rechercher dans le repos de l'esprit ; celui qui permet la justesse du jugement, qualité indispensable au cœur de l'action. L'**équilibre** passe, quant à lui, par une vie saine et épanouie, qui fait la part belle aux passions personnelles et aux réjouissances collectives. Pour toutes ces raisons, les permissions sont, non seulement, un droit mais, également, une nécessité et donc, une obligation. Prendre des permissions, c'est, en soi, une mission !

Mais c'est également une nécessité pour vos familles et pour vos proches. Ceux à qui vous demandez tant et qu'il vous est parfois difficile de remercier. Le temps des permissions doit être, pour nous militaires, l'occasion de rendre à notre entourage un peu de ce qu'il nous a donné ; de lui signifier combien il compte pour nous ; de le remercier pour son soutien discret et fidèle, moteur de notre engagement et source de notre équilibre.

A la veille de ces permissions, j'ai une pensée particulière pour les milliers d'hommes et de femmes qui, en cette fin d'année, sont déployés en opérations extérieures pour assurer notre protection, au plus près des foyers de crise. Je pense, également, à tous ceux qui, par une présence discrète et une vigilance de tous les instants, veilleront sur notre sécurité depuis les airs, en mer et sur terre. Certains patrouilleront, d'ailleurs, à proximité des endroits où les autres prendront leurs permissions, car le devoir de servir l'emporte sur le droit au repos. C'est une exigence que nous avons librement acceptée et qui tient en un mot : disponibilité. C'est là notre honneur.

A tous, je redis toute ma satisfaction pour l'état d'esprit avec lequel vous remplissez vos missions, souvent difficiles et toujours exigeantes.

Je me réjouis de la perspective de rencontrer, dans les jours qui viennent, ceux d'entre vous qui sont actuellement déployés à Paris, dans le cadre de l'opération Sentinelle, à Abidjan, au sein des forces françaises de Côte d'Ivoire et à Niamey, dans le cadre de l'opération Barkhane, où je passerai la nuit de Noël. A tous les autres, ainsi qu'à vos familles, je souhaite, d'ores et déjà, un Joyeux Noël et d'excellentes permissions.

Fraternellement,
Général d'armée Pierre de Villiers

École militaire, le 21 décembre 2016

[Retour à la table des matières](#)

« L'autorité »

(MARDI 13 DÉCEMBRE 2016)

Mon cher camarade,

J'ai achevé ma précédente lettre sur cette vérité essentielle, quoiqu'un peu paradoxale en apparence : « *toute autorité est un service* ».

Pour découvrir le lien qui unit « autorité » et « service », il faut avoir compris ce qu'est réellement l'**autorité**. Ne pas s'être arrêté au conseil que certains ont, peut-être, reçu à la veille de leur engagement : « *Tout ce qui porte un galon, tu salues !* ». En réalité, ce qui fait l'autorité est bien plus subtil et bien plus profond.

Je suis certain que, dès les premiers jours, vous avez senti que le grade, ô combien nécessaire, ne suffisait pas, pour autant, à asseoir l'autorité. Vous avez raison ! Je sais aussi que vous avez facilement reconnu la vraie autorité chez certains de vos chefs, sans toutefois pouvoir expliquer précisément ce qui se cachait derrière.

L'autorité avec un grand « A » est celle qui ne tombe dans aucun des deux pièges qui la guettent. Ni l'abus de pouvoir qui détruit l'autorité, ni la démagogie qui est la négation même de l'autorité. Ni la coercition, ni l'argumentation. Ni la dureté froide, ni la mollesse tiède.

Quand l'autorité est excessive, la confiance de ceux sur qui elle est exercée est trahie. Quand l'autorité fait défaut, l'indécision s'installe. De l'indécision naît l'ambiguïté. De l'ambiguïté naît la confusion. Ce sont là les deux plus sûrs chemins vers la défaite.

Entre l'abus de pouvoir et la faiblesse, le chemin est étroit et exigeant. Il porte un nom que vous connaissez tous : le **service du bien commun** ! C'est avant tout au sens du service qu'on reconnaît l'autorité !

L'autorité avec un grand « A » écoute, décide, ordonne, entraîne, oriente, guide, sanctionne si besoin, encourage si nécessaire. Elle réchauffe ce qui est froid et redresse ce qui fléchit. Elle ne compte ni son temps, ni ses efforts. Elle crée une dynamique, un élan, un mouvement dans lequel on souhaite s'inscrire. Elle suscite l'adhésion et la volonté de vaincre !

L'autorité n'existe jamais par elle-même ni pour elle-même. Elle est incarnée par un **chef**. Celui qui va donner du corps et du cœur à son « galon » par un savant mélange de compétence et de charisme. Celui qui, refusant de « se servir » de sa position, va au contraire mettre son autorité au service de la mission reçue. Celui qui, malgré ses imperfections et ses erreurs, saura conserver son autorité parce qu'il aura eu l'humilité de se remettre en question.

Pour résumer, l'autorité est indispensable à toute communauté militaire. Elle incarne la responsabilité et non le pouvoir. Elle oblige tout autant celui qui l'exerce que celui sur qui elle s'exerce.

Dans ma prochaine lettre, à quelques jours de la fin de l'année, je vous écrirai quelques mots sur l'importance des permissions.

Fraternellement,
Général d'armée Pierre de Villiers

Ecole militaire, le 13 décembre 2016

[Retour à la table des matières](#)

« Servir »

(DIMANCHE 04 DECEMBRE 2016)

Mon cher camarade,

Depuis le jour où vous vous êtes engagé pour servir votre pays, ce mot de « service » - dont vous connaissez maintenant l'exigence et dont vous acceptez les contraintes -, n'a plus cessé de faire partie de votre quotidien de soldat : « service de semaine », « années de service », « service à la mer », « service aérien commandé », « note de service », « service de santé », « service d'une arme »... La liste est longue.

Si le mot occupe, à ce point, notre vocabulaire, c'est bien parce que le service est au cœur de la vie que nous avons choisie. Vous l'avez rapidement découvert, dès les premières semaines, dans la discrétion et le désintéressement des missions du quotidien.

Il y a quelques années, évoquant le sens du service, un sous-officier, déjà un peu ancien, m'a dit quelque chose que je n'ai pas oublié : « Je me suis engagé pour l'aventure ; j'ai vite compris que j'avais choisi une vie de service. Alors j'ai servi et, dans le service, j'ai eu la surprise de découvrir l'aventure ». Il y a beaucoup de sagesse dans cette phrase.

Comme ce sous-officier, je ne vous dirai pas que le service est un chemin facile et plaisant. Le service « en tous temps et en tous lieux » est, au contraire, une voie exigeante, qui demande de la persévérance, de l'abnégation et du travail.

Mais, comme lui, je peux vous dire que c'est une formidable aventure. Un chemin escarpé. Un chemin exposé. Un chemin pour lequel il vaut mieux être encordé. « S'élever par l'effort » ; cette devise est magnifique !

Servir pour le succès des armes de la France nous expose. Tous nous avons librement accepté cette exposition au danger et l'éventualité de payer un prix élevé. Il y a de la grandeur dans le service de son pays parce qu'il y a, derrière, l'acceptation du sacrifice. Chacune de mes visites à l'hôpital Percy, auprès de nos blessés, est pour moi une leçon de courage. « Un service vaut ce qu'il coûte ».

Servir pour le succès des armes de la France est, aussi, une aventure collective. C'est là que réside l'opposition fondamentale entre « servir » et « se servir ». En choisissant de servir, nous décidons de faire passer notre intérêt personnel au second plan. En contrepartie, nous découvrons l'extraordinaire richesse de la cohésion. Celle qui nous permet d'aller toujours plus haut et de découvrir qu'on a plus de plaisir à donner qu'à recevoir.

Servir pour le succès des armes de la France est, surtout, un chemin des cimes. Nous ne sommes pas au service d'une personne, ni d'un groupe de personnes, ni même uniquement d'un chef. Nous ne sommes pas davantage au service d'une idée et encore moins d'une idéologie. Nous sommes au service d'un pays – la France –, à travers la difficile mission qui nous a été confiée, collectivement, de la protéger. Ce que nous servons – le bien commun – nous dépasse et, en même temps, nous en incarnons une part.

Protéger les Français est notre honneur de soldat. Servir est notre ADN, qui privilégie les devoirs plutôt que les droits, le sens de la mission plutôt que l'intérêt personnel, la responsabilité plutôt que le pouvoir, la disponibilité plutôt que le calcul du temps de travail.

Servir exige des chefs attentionnés et des subordonnés loyaux. Ne dit-on pas, d'ailleurs, que « toute autorité est un service » ? J'aime beaucoup cette phrase. Nous y reviendrons lors de ma prochaine lettre, dont le thème sera l'autorité.

Fraternellement,
Général d'armée Pierre de Villiers
Balard, le 4 décembre 2016

[Retour à la table des matières](#)

« Le drapeau »

(VENDREDI 25 NOVEMBRE 2016)

Mon cher camarade,

Je vous l'avais annoncé... Aujourd'hui, j'ai décidé de vous écrire quelques mots sur nos couleurs ; celles qui se lèvent avec le jour et se baissent avec le soir qui tombe. Elles rythment le quotidien de nos vies de soldat, là où nous sommes. Dans la simplicité et toujours dans un climat de profond respect.

Jamais, j'en suis certain, il ne vous est venu à l'esprit de considérer que ces marques de respect, apprises au lendemain de votre engagement, étaient exagérées, futiles ou dérisoires. Les égards réservés à ce morceau d'étoffe vous paraissent naturels. Il y a là quelque chose d'instinctif, d'évident.

A l'inverse, quand, d'aventure, certains viennent à manifester de l'hostilité ou du mépris pour notre drapeau, cela vous fait mal. C'est que comme Français et comme soldats nous percevons la richesse de ce qui est contenu dans les plis de notre drapeau : une somme de gloires, d'efforts, de douleurs et de valeurs, qui ont fait ce que nous sommes et ce qui nous rassemble, aujourd'hui.

Notre drapeau est à la fois signe, symbole et emblème.

Le drapeau est, d'abord, un signe de ralliement. C'est toujours vers lui que tous les regards convergent ; jadis, dans la furieuse mêlée des combats et aujourd'hui, alors qu'on le hisse au sommet du mât. On dit, de nous, militaires, que nous servons « sous les drapeaux ». L'image est belle et elle est juste ! Car ce sont bien nos trois couleurs qui nous embrassent et nous rassemblent. Elles nous relient avec ceux d'entre vous qui, en opérations, l'arborent sur leur tenue. Elles sont le signe visible de notre engagement.

Le drapeau est, ensuite, le symbole de nos valeurs. Deux mots les résument : « Honneur et Patrie ». Ils sont inscrits en lettres d'or dans les plis de chacun de nos emblèmes. La Patrie c'est le « pourquoi » de notre engagement ; l'honneur, c'est le « comment ».

Marchant avec l'honneur, il y a le sens du service, le caractère, le courage, l'abnégation...

C'est parce que toutes ces vertus sont rassemblées dans ses plis que le drapeau vient naturellement recouvrir la dépouille de ceux qui ont tout donné pour que vive la France.

Le drapeau est, surtout, l'emblème de notre pays. De la nation tout entière ; de la France dans son ensemble. Il n'est la propriété de personne. Nous l'avons tous en partage.

Françaises et Français ; civils et militaires ; générations passées, présentes et futures. En lui sont réunies la tradition, fruit de nos expériences passées, et la modernité de nos armées qui regardent résolument vers l'avant.

Notre drapeau est tissé du fil des épreuves et des ambitions de notre pays. Quand le pays souffre, il est en berne ; quand le pays exulte, il pavoise rues et monuments. C'est ce qu'il représente que nous saluons. C'est devant ce qu'il signifie que nous nous inclinons.

Honneur, donc, à nos trois couleurs, où que vous soyez, où que vous serviez. Le service, justement, sera le thème de ma prochaine lettre...

Fraternellement,
Général d'armée Pierre de Villiers

Ecole militaire, le 25 novembre 2016

[Retour à la table des matières](#)

« Cohésion »

(LUNDI 14 NOVEMBRE 2016)

Mon cher camarade,

Novembre n'est pas le mois le plus facile, ni le plus agréable. Les jours raccourcissent, le froid s'installe et les virus se propagent. Seuls ceux d'entre vous qui sont outre-mer ou en opération extérieure ont un point de vue différent ; mais là-bas, ils font face à d'autres difficultés...

Dans cette grisaille, il m'a semblé intéressant de vous parler, cette fois, de cohésion.

La cohésion est l'antidote à la morosité et à la désespérance. Pour beaucoup d'entre vous, c'est pour en faire l'expérience que vous avez choisi de vous engager. Vous pressentiez qu'en poussant la porte vous aviez de grandes chances de la vivre et d'en vivre. J'espère que vous avez pu découvrir combien la cohésion est source de vrai bonheur !

Alors que beaucoup prônent l'individualisme comme modèle de vie, nous misons sur la force du collectif. Quand certains expliquent que tout est interchangeable, nous savons au contraire que chacun est unique. Ne cherchez pas la cohésion au bas de la pente de la facilité ; elle ne se livre qu'à ceux qui ont choisi l'effort et le dépassement. N'espérez pas la trouver dans l'urgence d'une vie pressée, car elle ne se révèle qu'à ceux qui savent prendre le temps d'écouter et de partager.

Quand elle apparaît, tout devient subitement plus facile. Derrière elle, en rangs serrés, on trouve l'esprit de corps, d'équipage ou d'équipe, l'entraide, la fraternité d'armes et même l'amitié.

Quand elle s'effrite, au contraire, il y a comme quelque chose de cassé. L'horizon s'assombrit. Tout devient pénible et lourd. La grisaille s'installe dans l'unité ou dans l'équipage, plus épaisse et plus froide que celle d'un mois de novembre.

Ne pas travailler à la construction de la cohésion, c'est mettre en péril l'exécution de la mission. La singularité de notre métier de soldat, de marin ou d'aviateur réside, justement, dans la confiance mutuelle, la certitude de pouvoir compter sur son camarade en cas de difficulté ou de péril, à tout moment. Là est notre trésor le plus précieux et le secret de notre force.

C'est pourquoi nous avons collectivement le devoir de la protéger et de la faire grandir. Comment ? Il y a deux manières ; une bonne et une mauvaise.

La mauvaise, c'est la cohésion qui se construit « contre » : contre l'autre équipe, contre l'autre unité, contre l'autre armée, contre l'échelon supérieur, contre les jeunes, contre les vieux, contre les plus faibles... Cette cohésion n'est que façade. Elle est fautive et éphémère. Elle mène inévitablement aux luttes intestines. Celles qui nous affaiblissent et font le jeu de l'adversaire. Celles qui laissent un goût amer dans la bouche : celui de la défaite et de la désunion.

La bonne, celle que je vous demande de mettre en œuvre, c'est la cohésion qui se construit « avec ». Avec tous les membres de l'unité, sans exception ; avec les autres unités par une saine émulation ; avec les chefs qui doivent avoir à cœur de créer les conditions favorables à la cohésion ; avec les anciens, avec les plus jeunes, et bien sûr, avec nos blessés et leurs familles – je vous en parlais dans ma dernière lettre –. Les cohésions ne s'opposent pas ; elles s'additionnent. Cette unité s'incarne dans notre drapeau, le thème que j'ai choisi pour ma prochaine lettre.

Alors, en avant ! Ensemble !

Fraternellement,

Général d'armée Pierre de Villiers

Ecole militaire, le 14 novembre 2016

[Retour à la table des matières](#)

« Respect »

(VENDREDI 4 NOVEMBRE 2016)

Mon cher camarade,

Dans cette seconde lettre, à quelques jours des cérémonies du 11 novembre, j'ai choisi de parler de nos blessés. La figure du blessé ne vous est pas étrangère. Elle doit vous devenir familière, **car la place des blessés est bien « au milieu de nous »**.

C'est là tout le sens du [Bleuet de France](#) que je porterai sur ma tenue, jusqu'au 13 novembre ; témoigner de ma **reconnaissance** et de ma **proximité** avec eux. Je vous encourage à faire de même.

En vous engageant, vous avez librement accepté l'éventualité d'avoir à **payer un prix élevé** pour la protection de la France et des Français. Ce prix, nos camarades blessés le connaissent. Il est douloureux, parfois exorbitant. Vous pouvez légitimement vous demander le sens de tout cela. Etre interpellé, voire révolté, quand un camarade est touché. C'est naturel. La réponse, c'est d'abord en vous tournant vers les blessés, eux-mêmes, que vous la trouverez. Vous comprendrez ce que la blessure représente et ce qu'elle est.

La blessure est avant tout **une épreuve**. Une épreuve douloureuse et lourde ; souvent trop lourde pour être portée par un homme ou une femme seule. Une épreuve qui touche non seulement le soldat blessé mais aussi son entourage, à commencer par sa famille, ses amis, ses camarades.

La blessure est aussi **une rupture**. Au combat comme à l'entraînement, elle arrive brutalement, sans prévenir. Aveuglément. L'un est touché ; l'autre ne l'est pas. Pour celui qui est touché, il y aura toujours **un « avant » et un « après »**. C'est un saut dans l'inconnu.

La blessure est, enfin, **un appel**. Un appel à l'entraide des camarades. Une main tendue qui sait pouvoir compter sur notre secours après avoir, elle-même, tant secouru. « *Au combat, tu n'abandonnes jamais ni tes morts, ni tes blessés, ni tes armes* » nous dit le code d'honneur du légionnaire. C'est tout aussi vrai pour le combat qui suit toute blessure, physique ou psychologique : celui de la **reconstruction**. J'en profite pour saluer, ici, le formidable travail réalisé par le personnel soignant du service de santé des armées ; leur disponibilité, leur professionnalisme et leur abnégation sont une assurance et un réconfort pour nous tous.

Nos blessés ont déjà tout donné dans l'accomplissement de leur devoir. Et, pourtant, ils donnent encore pour repousser leurs limites. C'est le **difficile chemin du dépassement**. Même s'il est sans commune mesure avec ce qu'endurent nos blessés, c'est ce même chemin qui permet à chacun de relever les défis du quotidien, dans l'accomplissement de sa mission.

Vous le savez, nos camarades blessés comptent sur notre soutien. C'est l'honneur de nos armées d'y répondre dans la discrétion, la fidélité et la solidarité étroite qui unit les membres d'une même famille.

Nos frères d'armes blessés méritent, par-dessus tout, votre **respect**, eux qui ont tant donné pour le succès des armes de la France !

Fraternellement,
Général d'armée Pierre de Villiers
École militaire, le 4 novembre 2016

[Retour à la table des matières](#)

« Fierté »

(VENDREDI 21 OCTOBRE 2016)

Mon cher jeune camarade,

Dans cette toute première lettre, j'ai choisi de parler de **fierté**.

Vous vous êtes engagé il y a quelques années, quelques mois, quelques jours peut-être, et en poussant la porte, vous avez découvert un univers totalement nouveau, ou presque. D'emblée, comme l'immense majorité de ceux qui vous ont précédé, vous avez aimé certaines particularités, vous avez compris pourquoi vous aviez poussé la porte : un souffle d'aventure, la camaraderie, la possibilité de repousser vos limites...

Vous avez pu être surpris aussi, déçu parfois. C'est le propre de la vie. Tout ne correspond pas toujours à ce qu'on a imaginé. Vous l'avez accepté. Là a été votre premier mérite. Vous avez fait confiance aux plus anciens qui aiment leur métier et en sont fiers. Comme eux, je le suis. Je vais vous expliquer pourquoi et pourquoi c'est important.

Cela fait maintenant plus de deux ans et demi que j'ai été nommé à votre tête, comme chef d'état-major des armées. Dès le premier jour, trois mots se sont imposés à moi : honneur, responsabilité et **fierté**.

Honneur, bien sûr, car c'est un grand honneur d'avoir à guider des hommes et des femmes, des civils et des militaires, dont je connais la valeur et dont j'aime et je partage l'état d'esprit.

Responsabilité, aussi ; celle du chef, dont je m'efforce de mesurer chacune des exigences et des obligations, à commencer par celle du « succès des armes de la France » ; car c'est bien cet objectif ultime qui est la justification profonde de notre engagement commun : le vôtre comme le mien.

Fierté, enfin. Mais une fierté bien particulière : pas celle – égoïste – que l'on ressent pour ce qu'on a réussi ou fait (d'ailleurs, chez nous, on ne fait et on ne réussit jamais rien tout seul, et le CEMA moins que les autres) mais **une fierté – partagée** – que l'on éprouve à appartenir à quelque chose de **plus grand que soi**. Cette fierté est légitime, elle est collective et surtout, elle est nécessaire.

Notre fierté est légitime ; nous avons de multiples raisons d'être fiers. Vous vous en êtes vite rendu compte : vous appartenez maintenant à une vaste et formidable communauté humaine. Une communauté qui a su évoluer avec son temps et qui conserve en même temps des valeurs simples et authentiques. De cela, nous pouvons être fiers. De cela, et de beaucoup d'autres choses.

Un exemple seulement : je suis rentré mardi de Washington où j'étais pour rencontrer mes homologues, chefs d'état-major des armées des pays engagés dans la coalition anti-Daesh et dans la bande sahélo-saharienne. Une fois de plus j'ai constaté combien **nos armées sont admirées par nos alliés**. Mes homologues me le disent. Les résultats

parlent pour nous. La crainte que nous inspirons à nos adversaires en est le signe. Vous devez en être fiers, car vous êtes une pépite de cette formidable flamme.

Notre fierté est collective. Je l'ai écrit, chez nous, les victoires ne peuvent être que collectives. Seul vous n'êtes rien. Ensemble vous êtes tout ! C'est d'ailleurs le meilleur rempart contre l'orgueil et la « grosse tête ». Fier, non pas de « ce que je fais » mais de « ce que nous sommes », ensemble.

Enfin, **notre fierté est nécessaire.** Nous n'avons pas besoin de militaires « qui rasant les murs » et qui « baissent la tête ». Ce serait le meilleur service à rendre à l'adversaire. Nous devons, au contraire, lui opposer la conscience et la fierté de ce que nous sommes. Cette fierté je la vois à votre regard franc. C'est elle qui nous pousse à nous dépasser et prend valeur d'exemple pour ceux qui nous entourent.

Voilà ce que je tenais à vous dire, dans cette première lettre. En toute simplicité. Sans intermédiaire.

Soyez fiers de ce que vous êtes et ce que vous faites pour le succès des armes de la France !

Fraternellement,

Général d'armée Pierre de Villiers

[Retour à la table des matières](#)

Engagement

(JEUDI 20 OCTOBRE 2016)

J'ai choisi d'écrire au **jeune engagé**, du soldat au futur chef.

Celui qui a répondu, sans calcul, à ce que lui dictait sa jeunesse. Celui qui a fait le choix de la difficulté et du dépassement de soi. Celui qui veut donner un vrai sens à sa vie en lui donnant une direction et un but. Celui qui préfère définitivement la camaraderie à l'isolement volontaire. Celui qui sait qu'on est plus fort à plusieurs. Celui pour qui servir est une ambition. Bref, **celui que je rencontre, à chaque fois**, sur le terrain, en opérations, à l'entraînement ou en formation.

J'estime que parce qu'il a fait le choix de l'engagement au service de la France, le plus jeune mérite toute **notre attention** et tout **notre respect**. Il mérite de découvrir, sans attendre, le sens profond et la grandeur de son choix ; son exigence aussi. C'est le rôle des plus anciens qui l'accompagnent, qui le forment et qui l'entourent.

Je considère que c'est aussi le mien. La lettre m'a semblé être le moyen de toucher le plus grand nombre. Car mes nombreuses visites sur le terrain ne suffiront jamais. Voilà pourquoi, j'ai décidé d'écrire, à intervalles réguliers, tous les quinze jours.

Général d'armée Pierre de Villiers

[Retour à la table des matières](#)